

HENRI VERNES

la revanche de L'OMBRE JAUNE

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES ÂGES



HENRI VERNES

BOB MORANE

LA REVANCHE DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

Par un bel après-midi de printemps, une puissante Jaguar de sport grise, sa capote repliée, roulait le long de la Seine, quai de la Conférence, en direction de la Concorde. L'homme qui se trouvait au volant étant naturellement assis, on ne pouvait juger sa taille avec précision, mais elle devait être haute et, sur son visage énergique et bruni, éclairé par des yeux gris d'acier et couronné par des cheveux noirs coupés en brosse, se lisait une de ces volontés de fer que peu d'événements peuvent parvenir à ébranler. Comme c'était un dimanche et qu'il y avait relativement peu de trafic, l'homme conduisait aussi vite que le lui permettaient les règles de la circulation à l'intérieur de la capitale.

Comme la Jaguar allait atteindre le pont des Invalides, le conducteur ralentit un peu, l'attention attirée par un groupe de personnes – enfants et adultes – entourant un mendiant occupé à faire effectuer des tours à un singe juché sur son épaule et retenu par une légère chaîne d'acier. L'intelligent animal semblait parfaitement dressé et, bien qu'il eût passé l'âge où, avec un peu d'inconscience, on admire les animaux savants, l'homme aux cheveux en brosse arrêta la voiture pour contempler les mimiques et les cabrioles du quadrupède. En même temps, sans le détailler vraiment, il regardait le bateleur. C'était un homme maigre et courbé, mais qui avait dû être très grand avant que le rhumatisme ne tordit sa taille. Il portait une sorte de long caftan, verdi et déchiré, et son chapeau cabossé aux bords rabattus et gondolés dissimulait tout le haut de son visage, dont on ne distinguait que le menton couvert d'une barbe épaisse et hirsute. Le conducteur de la Jaguar remarqua aussi qu'il possédait d'énormes mains, soigneusement gantées.

Le spectacle prit fin et le singe, terni à bout de bras par son maître, tendit en un geste circulaire une sébile à l'assistance, et chacun y déposa son obole. C'est alors seulement, comme le

mendiant avait relevé la tête, que l'homme aux cheveux en brosse put voir ses traits. Un visage large, mongoloïde, à la peau légèrement olivâtre, aux pommettes saillantes, au nez épaté. Mais ce qui retenait surtout l'attention, c'étaient les yeux bridés aux prunelles d'or, étrangement fixes et qui semblaient ne pas voir, comme s'ils étaient taillés dans le verre. Des yeux qui n'avaient rien d'humain, rien de vivant, et qui cependant voyaient.

Durant un instant seulement, l'homme aux cheveux en brosse avait pu contempler ce visage. Pourtant, il avait sursauté violemment, et ses mains n'étaient crispées sur le volant.

— Lui ! murmura-t-il. Ce serait Lui ?... Il secoua la tête.

Non, ce n'est pas possible... Il est mort, je le sais... Ce ne peut être Lui !...

Il tenta encore d'apercevoir le visage du bateleur, mais ce dernier avait tourné le dos et, sa recette faite, était allé s'accouder au mur de la Seine, le singe toujours juché sur son épaule.

Une panique soudaine avait saisi le pilote de la Jaguar.

— Si c'est Lui, je dois fuir au plus vite, balbutia-t-il. Avant qu'il ne m'aperçoive ! AU PLUS VITE !

Il remit la voiture en marche et fila le long des quais. Au bout de cent mètres cependant, ayant repris son calme aussi soudainement qu'il l'avait perdu, il s'arrêta au bord du trottoir, à hauteur d'un gardien de la paix qui faisait les cent pas.

— Puis-je vous demander un renseignement, s'il vous plaît ?

Le représentant de la loi porta la main à la visière de son képi.

— À votre service...

L'homme aux cheveux en brosse tourna la tête et désigna le mendiant, toujours accoudé face au fleuve.

— Vous connaissez cet étrange personnage ? interrogea-t-il.

L'agent avait regardé dans la direction qui lui était indiquée.

— Vous voulez parler du particulier avec le singe ?

— C'est bien de lui que je veux parler, en effet. Le gardien hocha la tête de haut en bas.

— Je le connais... Depuis un mois environ, il vient ici tous les jours, chaque après-midi, et fait faire des cabrioles à son animal

afin de divertir les passants et de recevoir quelques sous. Comme il ne fait pas de mal, on le laisse tranquille... Mais pourquoi m'interrogez-vous à son sujet ? Il vous intéresse ?

— Pas personnellement... Un de mes amis dirige un cirque, et je sais qu'il cherche des animaux savants. Ce singe me paraît assez bien dressé... Enfin, si cela intéresse mon ami, il pourra toujours retrouver ici ce mendiant, puisqu'il y vient chaque jour...

Après avoir formulé cette excuse à sa curiosité, l'homme aux cheveux en brosse salua le gardien de la paix et démarra en direction du Louvre, poussant son moteur au-delà des limites permises. Il serrait les mâchoires et murmurait sans cesse :

— Je suis sûr que c'est Lui !... Je suis sûr que c'est Lui !... Personne n'a des yeux semblables... Et puis, c'est un Mongol...

Quelques secondes après, il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas possible !... Ce ne peut être Lui, puisqu'il est mort... Puisque je suis certain qu'il est mort...

Mais, presque aussitôt, il murmurait à nouveau :

— Pourtant, ce ne peut être que Lui !... Il y a aussi ces énormes mains gantées... Ces mains dont, peut-être, *une seule est vivante*... N'a-t-il pas déclaré un jour qu'il était immortel ?... Mais non, personne n'est immortel... Mais Lui, n'est-il pas Satan incarné ?

L'homme aux cheveux en brosse était à ce point absorbé qu'il brûla un feu rouge et faillit se faire emboutir par une voiture qui venait à sa droite. Seul, un brusque coup d'accélérateur lui permit d'éviter la collision.

Continuant à longer la Seine, il parvint au pont Royal, qu'il franchit pour gagner la rive gauche et le quai Voltaire. Là, il arrêta la Jaguar devant un grand immeuble à porte cochère. Il sauta légèrement à terre et, comme il s'engageait sous le porche, il faillit renverser une commère venant en sens inverse.

— Que se passe-t-il, commandant Morane ? interrogea la commère. Vous me paraissez bien préoccupé...

Alors seulement, l'interpellé parut s'apercevoir de la présence de la brave dame, qui n'était autre que la concierge de l'immeuble. Il rougit légèrement sous son hâle et balbutia des excuses.

— Veuillez me pardonner, madame Durant, mais je suis assez préoccupé, en effet...

Il s'engouffra dans le couloir, grimpa l'escalier quatre à quatre pour gagner son appartement. Quand il y fut enfermé, il passa dans le salon-bureau, fouilla dans un tiroir et en tira un objet qu'il posa sur sa table de travail, devant laquelle il s'assit ensuite.

*

**

Durant une demi-heure, peut-être davantage, Bob Morane demeura ainsi, sans bouger, à contempler l'objet – une grande main humaine – posé devant lui sur la table.

À vrai dire cependant, il ne s'agissait pas d'une vraie main humaine, mais d'un simulacre en acier recouvert de matière plastique tenant bleu de chair et de peau, les ongles étant figurés par de fines lamelles d'os. L'ensemble était parfaitement articulé et, une fois fixé au membre mutilé, devait être commandé par les nerfs eux-mêmes.

Cette prothèse avait une histoire, car elle avait servi à un être redoutable, un Mongol du nom de Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, qui avait déclaré une guerre féroce à l'humanité et que Morane, aidé en cela par son ami Bill Ballantine, avait mis hors d'état de nuire. Ming avait été abattu par Ballantine qui, avant que le corps de leur ennemi ne soit enfoui sous des tonnes et des tonnes de roc, avait emporté la main postiche en guise de trophée, pour ensuite la remettre à Morane¹.

Il y avait une année environ que ces événements s'étaient produits, et Bob n'y pensait plus que rarement, comme l'on songe de temps à autre à un cauchemar particulièrement désagréable. Pourtant, la rencontre qu'il venait de faire réveillait en Morane des souvenirs qu'il aurait aimé effacer définitivement, et cela avec une acuité presque douloureuse.

¹ Voir *La Couronne de Golconde* et *l'Ombre Jaune*, Marabout Junior 142 et 150.

S'arrachant à cette sorte d'envoûtement que faisait naître en lui la contemplation de la main d'acier, Bob se secoua.

— Allons, fit-il à haute voix, je me laisse aller une fois encore à mon imagination. Il m'a suffi d'apercevoir des yeux jaunes pour qu'aussitôt ma terreur de l'Ombre Jaune me reprenne. Il est mort là-bas, dans ces carrières souterraines, au nord de l'Ecosse, et rien ne pourrait l'avoir fait revenir à la vie...

Il prit la main d'acier, pour aller la replacer au fond d'un tiroir, là où il l'avait prise tantôt, et il se sentit bien décidé à ne plus y penser, ni à elle, ni à feu Monsieur Ming.

— Au lieu de nous forger de vaines terreurs, dit-il, profitons plutôt de cette Belle fin d'après-midi. Sans hâte, il sortit de l'appartement, boucla la porte derrière lui et gagna les quais. Un soleil déjà bas, frisant, accusait le vert tendre des jeunes feuilles, jetait de minces règles d'or au bord des couvercles recouverts de zinc des boîtes à livres. De ces boîtes devant lesquelles défilait tout un monde peu pressé de promeneurs et de touristes bardés de caméras et d'appareils photographiques.

Toujours sans se presser, Bob se mit à marcher, longeant le quai Voltaire, puis le quai Malaquais, s'arrêtant au passage pour fouiller les boîtes à livres, à la recherche de quelque édition ancienne, ou rare, feuilletant des volumes, étudiant de vieilles cartes et gravures.

Il continua, sans rien découvrir qui l'intéressât, cette promenade studieuse jusqu'au pont de l'Archevêché. À ce moment, la nuit était presque tombée. Bob revint alors sur ses pas, longea à nouveau, mais en sens inverse, le quai de Montebello et le quai Saint-Michel, pour remonter ensuite le boulevard du même nom. Il alla s'asseoir à la terrasse d'un grand café et dégusta paisiblement un apéritif. Trois quarts d'heure plus tard, il se trouvait attablé dans une grande brasserie des environs de Saint-Germain-des-Prés, devant une douzaine d'huîtres portugaises, qui furent suivies par un plat de rognons à la provençale. Il en était au dessert, et déjà il ne songeait plus à sa rencontre de l'après-midi, quand une femme qui possédait toutes les apparences d'une gitane pénétra dans le restaurant. Balayant l'air de ses hardes, elle s'avança vers

Morane, qui était le client le plus proche de la porte, et elle lui dit :

— Les lignes de la main, mon bon monsieur ?

Bob allait refuser, car il ne croyait pas aux prédictions de ce genre, mais déjà la femme s'était emparée de sa main gauche et en étudiait la paume. Presque aussitôt, une expression d'épouvante se marqua sur sa face brune.

— Que se passe-t-il ? interrogea Morane avec un sourire narquois. Y auriez-vous vu quelque signe néfaste ?

La diseuse de bonne aventure hochâ la tête affirmativement et marmonna :

— Oui... Il y a un grand malheur, là dans votre main...

Comme la gitane paraissait hésiter, Bob insista :

— Quel genre de malheur ?

La femme hésita encore, puis jeta d'une voix sourde :

— La mort...

— Ainsi, je vais mourir, fit Morane sans cesser de sourire. Rien d'extraordinaire à cela. Tout le monde finit par mourir, tôt ou tard.

La gitane secoua la tête.

— Non, mon bon monsieur, pas tôt ou tard. Bientôt. Très bientôt... Dans quelques jours, demain, aujourd'hui peut-être...

Elle s'interrompit et demanda presque aussitôt :

— Roulez-vous en auto ?

— Bien entendu, fit Bob. Comme tout le monde.

— Eh bien, méfiez-vous ! La mort vous guette sur la route. Très bientôt. Mefiez-vous... MÉFIEZ-VOUS...

Sur ces deux derniers mots, la voix de la femme avait pris un accent véhément, un accent de pythie en transes.

— Et combien vous dois-je pour cette joyeuse prédition ? interrogea Morane sur un ton mi-figue, mi-raisin.

— Cinq cents francs !

Bob se mit à rire silencieusement.

— Cinq cents francs pour me prédire une mort prochaine ? C'est cher... Savez-vous comment, jadis, on récompensait les porteurs de mauvaises nouvelles ?... On les décapitait. Tenez, voilà cent francs, et bénissez votre heureux sort de vivre au vingtième siècle...

D'un geste de la main, il congédia la gitane et se remit à la dégustation de son sorbet glacé, qui avait un peu fondu. La diseuse de bonne aventure se dirigea vers le fond de la salle, où elle réussit à accrocher un second client. Quand elle eut terminé sa consultation et reçu son salaire, elle quitta la brasserie et disparut au-dehors. Le second client, un homme court et gros, à la moustache taillée en brosse à dents, s'approcha alors de Morane.

— Puis-je vous demander un renseignement ? fit-il à voix basse.

Bob releva la tête et vit une expression d'angoisse peinte sur le visage penché vers lui.

— Un renseignement ? fit-il. Bien sûr... Que puis-je pour vous ?

L'homme tendit le menton dans la direction où était disparue la chiromancienne.

— Serait-ce indiscret de vous demander ce qu'elle vous a prédit ?

— Indiscret ? fit Bob. Pas du tout puisque, de toute façon, c'est de la blague. Elle m'a prédit que j'allais mourir très bientôt, dans un accident d'auto...

— Elle m'a annoncé la même chose, avec cette différence que je ne dois pas mourir dans un accident d'auto, mais noyé...

S'interrompant, l'homme demeura un instant le visage bouleversé, puis il dit encore, d'une voix blanche :

— Pour rentrer chez moi, le soir, je dois suivre le canal de l'Ourcq... et je ne sais pas nager...

Visiblement, le malheureux était de ceux-là qui croient aux prédictions et qu'un quelconque devin pouvait, par autosuggestion, mener aux pires catastrophes. Et, tout à coup, Bob Morane se souvint d'un article lu deux semaines plus tôt environ dans un journal, et où il était question de morts par persuasion. Une fièvre soudaine le saisit.

— Écoutez, mon ami, dit-il d'une voix impérieuse à l'homme qui se tenait toujours devant lui, à de nombreuses reprises on m'a ainsi prédit une mort violente et prochaine, et j'ai toujours tout fait pour que ces prédictions se réalisent. Pourtant, comme vous le voyez, je suis toujours là, bien vivant et plus d'attaque

que jamais. Non, quand vous rentrerez chez vous, ne vous souciez pas du canal. Et, un bon conseil, dès demain, apprenez à nager...

L'assurance de Morane parut dissiper les craintes du petit homme qui, après des remerciements, retourna s'asseoir à sa table, où il commanda une seconde carafe de vin, ce qui était une marque d'insouciance.

Bob, lui, n'avait aucune raison de se sentir aussi détendu. Ce dernier incident, ajouté au souvenir, rêvent ! maintenant, de sa rencontre de l'après-midi, ramenait toutes ses craintes. Ainsi, à quelques minutes d'écart, au même endroit, une chiromancienne prédisait à deux hommes une mort violente et prochaine. Pourquoi ce double mensonge ? Pour amener ces deux hommes à être hantés par la proximité du trépas et les engager, par autosuggestion, à s'y précipiter, comme poussés par la fatalité. C'était un peu comme s'il s'était agi là d'une conspiration criminelle.

« Pourquoi pas ? songeait Morane. Cela serait assez dans la manière de Monsieur Ming. Jadis, il employait ainsi des diseuses de bonne aventure pour répandre ses Masques Sacrés du Tibet qui, eux aussi, étaient des véhicules de mort... »

Il demeura un instant songeur.

— Il faut que je me fasse une idée précise de tout cela, murmura-t-il. Je vais essayer de retrouver cet article où il est question de morts par persuasion. Je crois l'avoir rangé dans mon dossier « sciences occultes »...

Appelant le serveur, il paya son addition, puis il sortit de la brasserie et, par la rue Bonaparte, regagna le quai Voltaire et son appartement.

II

Bob Morane devait fouiller ses dossiers durant près d'une demi-heure avant de mettre la main sur l'article qu'il cherchait. Il était extrait du *Figaro* et disait :

EXISTE-T-IL UNE ORGANISATION CRIMINELLE DES DISEURS DE BONNE AVENTURE ?

Paris, le 5 avril.

En moins de trois semaines, douze personnes ont été conduites au seul hôpital de l'Hôtel-Dieu, victimes des chiromanciens, tireuses de cartes, astrologues et autres diseurs de bonne aventure. Neuf de ces personnes sont mortes ; les trois autres demeurent dans un état grave.

Une rapide enquête permet d'acquérir la certitude que, quelques jours avant l'accident ayant mis leurs existences en danger, ces malheureux avaient consulté des pseudo-devins qui, à chacun, avaient prédit une mort violente dans des circonstances identiques à celles survenues par la suite.

On découvrit aussi que les victimes étaient toutes des personnes impressionnables et crédules, sur lesquelles les prédictions devaient avoir agi par autosuggestion.

Ces faits ne sont d'ailleurs pas uniques. Dans d'autres hôpitaux de Paris et de province, des cas semblables ont été signalés, en assez grand nombre. À tel point que l'on pourrait se demander si ces prédictions de mort, vrais meurtres par persuasion, ne répondent pas à un plan concerté, s'il n'existerait pas une organisation criminelle des diseurs de bonne aventure ? Cette supposition peut paraître extraordinaire, car on ne voit pas très bien les raisons de l'existence d'un tel gang, si ce n'est semer la

terreur, créer un complexe de désespoir chez certaines personnes dont la crédulité, en ce qui concerne les prédictions, s'est à peine émoussée depuis le Moyen Âge.

Puisque, dans ce cas, la vie de nombreux citoyens se trouverait en danger, ne serait-il pas souhaitable qu'une enquête plus poussée soit ouverte afin de découvrir les tenants et les aboutissants de cette sombre affaire ?

Un tel article – à peine plus qu'un entrefilet – n'avait certes jamais eu les honneurs de la première page. Néanmoins, pour Morane, il ne manquait pas d'être significatif, car il rejoignait ses propres présomptions. À son avis, une telle organisation criminelle ne pouvait avoir été mise sur pied que par l'Ombre Jaune. Les buts de Ming étaient en effet connus de Bob. Le terrible Mongol, dont les moyens financiers étaient immenses, voulait ruiner, par les seules armes de la terreur, la civilisation occidentale qui, selon lui, conduisait l'humanité à sa perte, et la remplacer par un mode de vie moins prétentieux, plus proche de la nature. Comme il ne croyait pas à la bonne volonté des hommes, il voulait donc leur imposer ce nouveau mode de vie et, pour cela, son cerveau démoniaque ne connaissait qu'une seule arme : le terrorisme. Car Bob n'avait jamais été certain que Monsieur Ming fût sincère dans ses buts. Vouloir assurer le bonheur des hommes, cela répondait assez mal à la mentalité du personnage, véritable monstre de cruauté, de duplicité, de férocité, et cela en dépit d'une prodigieuse intelligence, d'un savoir étendu qui le rendaient plus redoutable encore. À Londres, près d'un an auparavant, Bob Morane et son ami Bill Ballantine avaient entrepris de lutter contre Ming, qui s'était paré du nom d'Ombre Jaune, et une suite complexe de circonstances leur avait permis de le vaincre. À l'issue de cette lutte, le Mongol avait été tué par Ballantine et un éboulement avait englouti son corps.

« Raisonnons froidement, pensa Bob en replaçant l'article dans le dossier où il l'avait pris. De mes propres yeux, j'ai assisté au trépas de Ming, et pourtant je crois l'avoir vu cet après-midi. En outre, je crois avoir retrouvé sa marque dans cette série de morts par persuasion... »

Il demeura un instant songeur, le menton appuyé au creux de la main. Au fond de lui-même, il devait reconnaître n'avoir jamais cru vraiment, en dépit des évidences, à la mort de l'Ombre Jaune. Alors ?...

— Je dois en avoir le cœur net, fit-il à haute voix. Il me faut en avoir le cœur net !

Attirant à lui l'appareil téléphonique posé sur le bureau, il forma un numéro sur le cadran.

— Allô ?... Ici Bob... Puis-je parler au professeur Clairembart ?...

— Tout de suite, monsieur Bob. Je lui passe la communication dans son bureau...

Il y eut un déclic. Quelques secondes s'écoulèrent. Puis un second déclic, et une voix joyeuse, presque enfantine demanda :

— Allô ? C'est vous, Bob ? Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous entendre, ainsi, presque en pleine nuit ?

— J'espère ne pas vous avoir dérangé, professeur ?

— Pas du tout, Bob. Je travaillais... Et puis, vous ne me dérangez jamais. Mais je suppose que vous ne me téléphonez pas à cette heure uniquement pour que nous échangions des banalités.

— Non, bien entendu... Je voulais vous demander si vous aviez toujours votre vieille traction avant.

— Je l'ai toujours. Jérôme s'en sert pour faire les grosses courses.

— Puis-je vous l'emprunter pour quelques jours, professeur ?

— Bien entendu, Bob. Mais, je vous préviens, elle ne paie plus guère de mine. Elle fera piètre figure auprès de votre Jaguar...

— C'est justement ce que je cherche. Ma Jaguar est... euh, un peu trop voyante pour ce que je veux faire. J'aimerais également vous emprunter l'appareil Polaroid dont vous vous servez pour travailler...

— Auriez-vous besoin de prendre des photos à la minute ?

— Justement, professeur... Alors, acceptez-vous de me le prêter ?

— Bien entendu, Bob. Avez-vous besoin de cette voiture et de cet appareil tout de suite ?

— Non... Demain, cela ira...

— Jérôme vous apportera donc cela demain matin, avec quelques films pour le Polaroid. Et surtout, Bob, n'allez pas encore vous fourrer dans un pétrin quelconque...

— Comptez sur moi pour cela, professeur, fit Bob en riant. À bientôt, professeur, et merci...

— À bientôt, Bob...

Les deux amis raccrochèrent en même temps. Bob se renversa en arrière dans son fauteuil, avec sur ses traits l'expression hargneuse d'un matador qui, ayant oublié son épée, s'apprête à saisir le taureau par les cornes.

— Pour être fixé, murmura-t-il, je ne vois qu'un moyen, c'est aller tirer le portrait de ce montreur de singe.

Le lendemain, vers le milieu de l'après-midi, une traction avant un peu déglinguée, d'un gris indéfinissable, après avoir longé les quais Anatole France et d'Orsay, franchissait le pont de l'Alma et tournait à droite, pour s'engager le long du quai de la Conférence. Personne n'aurait reconnu Bob Morane dans l'individu à l'aspect douteux qui pilotait la vieille guimbarde. Une barbe hirsute, faite de poils collés directement sur la peau, dissimulait le bas de son visage et les bords d'un feutre cabossé et râpé lui tombaient sur les yeux. Il portait des vêtements trop grands, pas mal fatigués, et qui avaient appartenu à feu l'époux de M^{me} Durant, sa concierge. En plus, Morane s'était légèrement sali la face et les mains, de façon à ce qu'accoutré de cette sorte il pût passer pour un de ces êtres équivoques, mi-voyageurs de commerce, mi-colporteurs qui circulent un peu partout, se livrant à on ne sait quels obscurs négoces. L'aspect de la vieille Citroën du professeur Clairembart parachevait l'illusion. Une seule chose cependant cadrait mal avec l'ensemble, c'était le splendide appareil Polaroid, merveille de la technique moderne, valant à lui seul le double de la vieille traction, et qui se trouvait posé sur le siège avant, auprès du conducteur.

Morane trouva le bateleur là où il était la veille, occupé à faire faire des tours à son singe. Il arrêta la traction à peu de distance et, saisissant le Polaroid, ouvrit le soufflet. Posément, il fixa le téléobjectif, régla le diaphragme et effectua la mise au point à l'aide du télémètre. Il attendit que le bateleur levât la

tête pour prendre un premier cliché sans avoir été vu. De toute façon, si l'homme au singe l'avait remarqué sans rien en laisser paraître, il pouvait croire qu'il s'agissait d'un simple amateur de photos pittoresques. Ouvrant le volet prévu à cet effet, Bob tira sur une languette de papier de façon à faire avancer le film d'une image et à mettre le papier négatif et le papier positif, face à face, en contact avec le révélateur. Il attendit une minute, montre en main, puis ouvrit le dos de l'appareil et arracha la photo développée. Il n'eut plus qu'à fixer l'image à l'aide du tampon de feutre, enduit d'un produit spécial, réservé à cet usage, et il fut en possession d'un cliché parfait, de format 9 X 12. Posant la photo bien à plat sur le siège, Bob tira une puissante loupe de sa poche et se mit en devoir d'examiner les traits du mendiant. Cette étude fut assez longue mais, quand il releva la tête, il avait acquis une certitude.

— C'est bien Monsieur Ming ! murmura-t-il. Qu'un autre ait de tels yeux serait déjà un hasard assez extraordinaire, mais que les traits du visage coïncident également, cela dépasse la norme des possibilités. Je sais que, généralement, on affirme que tout homme possède son sosie quelque part dans le monde, mais pas Ming. Il ne peut exister deux hommes comme lui sur terre. Ce serait un poids trop lourd à porter...

Il avait l'impression qu'une masse énorme pesait soudain sur ses épaules, la masse d'une évidence par laquelle il se sentait dépassé, écrasé. « Comment Ming peut-il être là, se demandait-il, alors que je l'ai vu mort ? Si j'étais superstitieux, je croirais qu'il y a quelque sorcellerie là-dessous. Mais rien ne m'étonne de la part de l'Ombre Jaune... » Non, rien n'étonnait Bob de la part de l'Ombre Jaune et, une fois la possibilité, l'évidence de sa résurrection acceptée, il envisageait la situation avec son sang-froid coutumier.

« Si Ming vit encore, c'est pour continuer à faire le mal, commettre de nouveaux crimes. Si quelqu'un se trouve derrière cette organisation criminelle des diseurs de bonne aventure, dont parle l'article du *Figaro*, ce ne peut être que lui, et mon devoir est de le combattre à nouveau, pour tenter de le mettre définitivement hors d'état de nuire... »

À cette dernière pensée, Bob Morane ne put réprimer un frisson. La seule pensée de devoir à nouveau lutter contre le terrible Mongol l'épouvantait. Jadis, il avait échappé à Ming, et cela seulement parce que ce dernier avait une vieille dette de reconnaissance envers lui, et que la reconnaissance était bien le seul bon sentiment auquel il fût accessible. Mais l'Ombre Jaune continuerait-elle à ménager un homme qui mettait en danger sa propre existence et, en même temps, son œuvre démoniaque ?

Pendant un moment, Morane eut la tentation de s'abandonner à sa peur, de fuir dans un coin perdu et de s'y terrer. Pourtant, il n'était pas de ceux-là qui se laissent commander par l'égoïsme, même si sa vie était en danger. L'Ombre Jaune était revenue, pour mettre à nouveau le destin de l'humanité en danger, et il allait encore devoir la combattre, même si le trépas devait être sa seule récompense.

III

Pendant près de deux heures, Morane, qui était allé garer la Citroën à une certaine distance, avait attendu le bon vouloir du mystérieux bateleur que, jusqu'à nouvel ordre, il considérait désormais comme ne faisant qu'une seule et même personne avec Monsieur Ming.

À travers le pare-brise, Bob surveillait les moindres gestes du mendiant. Son plan était simple. Quand l'homme aurait terminé de faire faire des cabrioles à son singe sous le nez des passants et s'en irait, il le suivrait pour savoir où il se rendait, connaître sa retraite. Une petite enquête lui permettrait alors de connaître son identité précise et de savoir avec précision s'il s'identifiait bien à l'Ombre Jaune.

La faction de Morane devait pourtant prendre fin. Après un dernier tour de sébile, le bateleur, son singe toujours sur l'épaule, alla s'accouder, comme la veille, au mur du quai, pour regarder couler la Seine. Quand il avait pris cette position, Bob avait remarqué que sa taille courbée se dépliait sensiblement, comme si la courbure de son échine n'eût été qu'un simulacre.

Après être demeuré accoudé pendant une dizaine de minutes environ, le mendiant se mit en marche lentement en direction de la Concorde. Bob mit pied à terre, ferma soigneusement la Citroën, et commença sa filature, en prenant naturellement bien garde de ne pas se faire remarquer. « S'il s'agit bien de Ming, songeait-il, il est fort probable que je sois déjà repéré, car il n'est pas homme à se laisser ainsi prendre en défaut. » Pourtant, comme il lui fallait accepter tous les risques inhérents à la tâche qu'il avait entreprise, Morane ne pensa pas un seul instant à reculer.

Le bateleur traversa la place de la Concorde sans prendre garde aux nombreuses voitures circulant en tous sens, tout à fait comme s'il avait joui d'une protection par radar et champ magnétique, et il se dirigea vers l'entrée de la rue Royale. Bob

comprit aussitôt qu'il s'apprêtait à prendre le métro, et il pressa le pas pour ne pas se laisser distancer et risquer de perdre de vue celui qu'il poursuivait.

Une peur saisit Morane. Il n'avait pas de ticket de métro, et il était fort probable que l'homme au singe en possédait. S'il y avait encombrement aux guichets, il possédait toutes les chances de se faire semer. Par bonheur, l'un des guichets était libre, et ce fut avec quelques secondes de retard à peine sur le supposé Monsieur Ming qu'il parvint sur le quai de la ligne Porte de la Chapelle, et cela à l'instant même où, à l'approche d'une rame, le portillon automatique allait se fermer. Une fois la rame arrêtée, Bob y monta, mais dans un autre wagon que le bateleur afin de ne pas multiplier inutilement les risques de se faire repérer. Il eut cependant soin de demeurer à proximité de la portière afin de pouvoir surveiller le quai à chaque arrêt.

Le mendiant descendit à Marcadet pour changer de ligne et regagner finalement l'air libre à la station terminus de la Porte de Clignancourt. Sans même se retourner une seule fois, il entraîna Morane au-delà des dédales du marché aux puces, dans un quartier de zones pouilleuses, où les terrains vagues alternaient avec des îlots de maisons délabrées, promises, dans un avenir proche, aux bulldozers des démolisseurs. Une petite pluie s'était mise à tomber, jetant sur toutes choses un voile grisâtre. Les rares personnes que Morane croisait n'avaient rien pour inspirer confiance. Gitans aux regards soupçonneux errant aux abords des courtes landes fangeuses où ils avaient installé leurs roulettes ; Arabes déracinés et qui avaient pris la démarche oblique des êtres traqués, perdus sous un ciel, dans une civilisation qui leur étaient étrangers ; Indochinois aux regards de bouddhas, mais aux corps trop frêles, tremblant sous la pluie pénétrante.

*

**

De loin, Bob remarquait que toute cette faune humaine s'écartait avec une sorte de crainte respectueuse sur le passage du bateleur, et il pensa que cette atmosphère de misère allait

bien à Monsieur Ming. C'était en effet dans des quartiers de ce genre, où il pouvait régner à la fois par la terreur et par l'argent, que le redoutable Mongol se complaisait. Dans ces quartiers, il pouvait non seulement trouver la complicité dont il avait besoin, mais aussi des refuges à sa mesure.

Par bonheur, grâce à sa barbe hirsute, ses vêtements élimés, trop grands pour lui, empruntés à sa concierge, Bob ne détonnait pas trop dans ce décor de misère. Il avançait en traînant une jambe, en frottant les semelles de ses chaussures éculées sur les pavés raboteux, que la pluie couvrait d'une fine pellicule visqueuse et glissante, ou dans la boue des terrains vagues sur lesquels les feux des bohémiens, rabattus par la bruine, faisaient traîner des nappes de fumées stagnantes.

L'homme au singe s'était engagé à travers un dédale serpentant entre de vieilles bicoques aux murs croulants, de vieux hangars tout juste bons à servir de dépotoirs à des chiffonniers. Les rues – si l'on pouvait donner le nom de rues à ces venelles au sol défoncé et couvert de marmites trouées et de boîtes à conserve vides – les rues donc étaient devenues étrangement désertes, sans vie, comme si, brusquement, tout s'y était figé, et Bob remarqua que la taille du bateleur, au fur et à mesure que ce dernier progressait, se redressait jusqu'à devenir parfaitement droite. Bob ne pouvait plus douter maintenant que l'homme ne simulât. Et pour quelle raison l'aurait-il fait ? Tout simplement parce qu'il était l'Ombre Jaune.

Depuis qu'il s'était engagé à travers ce quartier, Bob sentait une menace peser sur ses épaules, comme si des milliers d'yeux invisibles étaient fixés sur lui. Pourtant, à part l'homme au singe, il ne distinguait personne. La nuit était presque complètement tombée maintenant. Une nuit relativement claire en dépit du ciel bouché, d'où une pluie fine continuait à dégouliner avec l'entêtement des mauvaises choses. Une luminosité grise baignait toutes choses, accusant avec plus de netteté les pans d'ombre, donnant aux objets luisant de pluie une apparence fantomatique.

Soudain, Bob s'immobilisa. À cinquante mètres en avant de lui environ, Ming – il ne doutait plus à présent que ce fût lui – s'était arrêté devant la porte d'un hangar au-dessus duquel on

distinguait les fenêtres d'une chambre d'habitation depuis longtemps désertée sans doute, à en juger par les vitres dépolies par la crasse et la poussière agglomérées.

Morane, dissimulé derrière les restes d'une charrette amputée d'une de ses roues, surveillait les agissements de son adversaire. Celui-ci avait poussé la porte du hangar, qui ne semblait pas fermée à clé, pour disparaître à l'intérieur. La porte se referma et, à travers une lucarne, Bob distingua une lueur tremblotante, produite sans doute par une torche électrique.

Par petits bonds, Morane s'approcha davantage et alla se dissimuler derrière de vieilles barriques décerclées. Prêtant l'oreille il put alors entendre nettement, venant de l'intérieur du hangar, le bruit d'un pas gravissant un escalier. En même temps, le reflet de la torche allait en s'atténuant.

« Ming gagne l'étage supérieur, pensa Bob. Serait-ce là qu'il aurait son repaire ? »

Presque en même temps, les fenêtres, au-dessus de la porte du garage s'éclairèrent. Il y eut quelques secondes d'attente – une dizaine peut-être – sans que rien ne se passât. Puis, soudain, la lumière disparut pour réapparaître... à une fenêtre de la maison voisine. Bob sursauta.

— Qu'est-ce que ce tour de passe-passe ? fit-il à voix basse.

La maison où brûlait maintenant la lumière lui paraissait pourtant tout à fait distincte de celle où se trouvait le hangar. Il n'était pas au bout de son étonnement, car la lueur se mit ainsi à sauter de bâtiment en bâtiment, avec des intervalles de quelques secondes à peine entre chaque mouvement. Finalement, tout s'éteignit.

— Décidément, murmura Bob, cela sent de plus en plus notre Monsieur Ming à plein nez. Ce bloc me paraît tout à fait truqué, et il aurait fait pratiquer des passages entre chaque maison que cela ne m'étonnerait pas autrement. On entre d'un côté, puis on sort de l'autre, et le tour est joué. Il me faut aller jeter un coup d'œil...

Sans songer à l'imprudence qu'il allait commettre, il se glissa à travers la venelle. Prenant soin de ne pas heurter du pied quelque boîte à conserve vide, il marcha vers la porte du hangar,

qu'il poussa. Elle s'ouvrit sans un grincement, ce qui tendait à prouver que ses gonds étaient bien graissés.

Toujours à pas de loup, Morane pénétra dans le hangar. Il referma la porte derrière lui et, accroupi, adossé au battant, il s'efforça de creuser les ténèbres du regard.

Lentement, les yeux de Morane s'habituaient à l'obscurité, qui n'était d'ailleurs pas totale, car la faible luminosité grise de la nuit pénétrait par l'étroite lucarne donnant sur la rue. Bob aurait pu allumer la petite lampe de poche – guère plus grosse qu'un briquet – dont il ne se séparait jamais et qu'il avait glissée dans l'une des poches des vêtements de feu M. Durant, mais il préférait s'abstenir de faire de la lumière afin de ne pas risquer d'être repéré.

Il pouvait d'ailleurs y voir à présent. Pas comme en plein jour certes, mais suffisamment pour juger de la topographie des lieux. L'intérieur du hangar se révélait assez vaste, quinze mètres sur quinze peut-être, et était encombré d'objets hétéroclites. Une auto sans roue et à la carrosserie tombant en pièces détachées, une bicyclette au moins aussi vétuste, une lessiveuse de bois cerclée de métal, une charrue amputée de son soc et des outils de toutes sortes, depuis la chignole à main jusqu'au marteau de carrier. Bob distingua même, appuyé à l'auto, un long manche poli d'une hache de bûcheron dont le fer, que la rouille n'avait sans doute pas encore rongé, brillait doucement.

Naturellement, Morane ne fit qu'embrasser cet attirail d'un rapide coup d'œil. Ensuite, il porta ses regards sur l'escalier de bois qui, s'élevant contre le mur à sa gauche, permettait de gagner l'étage supérieur. C'était évidemment cet escalier qu'avait emprunté Ming, et c'était ce chemin que Bob devait emprunter lui aussi s'il voulait percer le secret de la retraite du Mongol.

Sur la pointe des pieds, Morane s'approcha de l'escalier et s'y engagea, prenant soin de prendre appui à l'endroit où les degrés touchaient le mur, ce qui, en raison de leur plus grande résistance en ce point, diminuait les risques de craquements.

Tâtonnant dans la pénombre, Morane continua son ascension, s'immobilisant à chaque instant et prêtant l'oreille, le

souffle court. Ensuite, il repartait, jusqu'à ce qu'il eût atteint un court palier où s'ouvrait une porte dont le battant, à demi arraché, pendait sur un seul gond.

« Un peu délabrée, la cabane à Monsieur Ming, songea-t-il. Mais il est fort possible que ceci ne soit qu'un camouflage. La suite va sans doute me réservier quelques surprises... »

Deux pas en avant lui permirent de franchir la porte et de pénétrer dans une pièce de cinq mètres sur cinq environ et prenant jour par deux fenêtres. D'après ce que Bob put distinguer dans la pénombre, une partie du plafond était tombée, couvrant le plancher de plâtras et le papier des murs, arraché, pendait en lambeaux. Des toiles d'araignées, accumulées au cours des ans, formaient des rideaux grisâtres devant les fenêtres.

S'étant assuré que la pièce était vide de toute présence, Bob visa tout de suite le mur faisant mitoyenneté avec le bâtiment voisin, mais il n'y distingua pourtant aucune ouverture.

— Il n'y a cependant pas d'erreur possible, mur-mura-t-il, Ming doit être passé là pour pénétrer dans la maison attenante. Comme il n'a sans doute pas le pouvoir de se glisser à travers les murailles, il doit exister un passage quelconque.

Traversant la pièce, Morane s'approcha du mur et, promenant ses doigts sur toute sa surface, chercha une issue. Sans rien trouver cependant, car le mur ne présentait pas la moindre solution de continuité, à part bien entendu les écaillures du plâtre.

— Il doit pourtant y avoir un mécanisme quelconque. Peut-être le panneau tout entier pivote-t-il... L'Ombre Jaune est passée maîtresse dans l'art des camouflages. Étudions cela avec plus d'attention...

Comme il s'apprêtait à prendre sa lampe électrique, il s'immobilisa tout à coup. Derrière lui, un bruit léger venait de retentir, comme le crissement de griffes sur le plancher. Bob eut l'impression désagréable qu'une, bête se trouvait là, tapie dans un coin de la pièce, prête à bondir.

« Un chat ? » pensa-t-il. Mais un chat, dont les griffes sont rétractiles, n'aurait pas causé ce bruit-là. « Alors, un chien ? »

Lentement, Bob pivota sur lui-même, pour se tourner dans la direction d'où venait le bruit.

Tout d'abord, il ne distingua rien puis, près de la porte, il aperçut une forme plate, brillante. On eût dit un gros crabe, à la carapace métallique et dont les pattes bougeaient doucement, provoquant le grattement déjà perçu tout à l'heure.

Devinant une menace, Bob voulut prendre sa lampe pour reconnaître l'ennemi, mais il n'en eut pas le temps. Une lumière, jaillie il ne savait d'où et dont il ne percevait pas les rayons, inonda la pièce, rendant les rares objets étrangement fluorescents.

« De la lumière noire, songea Bob. Des rayons de « Wood !... » Mais il n'eut pas le loisir de se demander pourquoi cette soudaine débauche de rayons ultra-violets, car il avait vu nettement cette chose que, tout d'abord, il avait prise pour un gros crabe métallique. Cela avait en réalité l'apparence d'un gantelet de fer, rappelant de façon frappante ceux que portaient les chevaliers du Moyen Age. Mais un gantelet qui aurait eu quarante centimètres de long sur vingt-cinq de large. Les doigts articulés étaient terminés par des griffes tranchantes. Et cela bougeait. Ces doigts, que Bob avait pris tout à l'heure pour des pattes, étaient agités de tremblements convulsifs et les griffes mordaient le bois du plancher. Dans cette monstrueuse main d'acier, qui paraissait vivante bien qu'elle ne fût reliée à aucun corps, on devinait une force latente, prête à s'extérioriser soudain. Une force aveugle, inhumaine...

« Qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie se demanda Bob. Il savait que, quand on s'attaquait à l'Ombre Jaune, il fallait s'attendre au pire. Pourtant, s'il s'était trouvé face à un tigre ou à un cobra royal, il n'eût pas éprouvé de réelle épouvante. Au contraire, cette gigantesque main de métal, donc de matière amorphe, et qui pourtant semblait animée d'une vie monstrueuse, le mettait au bord de la terreur. Pendant un moment, il se trouva aux prises avec l'incompréhensible, et il faillit s'abandonner à sa peur et prendre la fuite. La main d'acier ne lui en laissa pas le temps cependant. D'une détente brusque, elle lui bondit au visage, à la façon d'un chat, et Bob put tout juste se jeter de côté pour éviter l'étreinte des doigts de métal

qui se refermaient avec un bruit sec de cisaille. La main rebondit contre le mur et retomba sur le sol dans un sourd fracas. Bob n'attendit pas qu'elle jaillisse à nouveau vers lui. Il la devinait en effet nantie d'une puissance redoutable, capable de briser des os tels de vulgaires bâtons d'allumettes, d'étrangler un homme aussi facilement qu'un poulet. Désarmé comme il l'était, il comprit que, seule, la fuite pouvait lui donner le salut. Il bondit vers la porte, la franchit et se précipita dans l'escalier, tandis que, derrière lui, il entendait la course de la main qui, lancée à sa poursuite, progressait à la façon d'une araignée.

Bob Morane atteignait le milieu de l'escalier, quand un instinct le fit se retourner, juste à temps pour voir le monstrueux gantelet se précipiter sur lui du haut des marches. Il s'accroupit et la lourde masse métallique passa au-dessus de sa tête, pour aller retomber au bas de l'escalier, où elle demeura, grattant le sol de ses griffes.

Sans attendre que son étrange adversaire se précipitât à nouveau sur lui, Morane bondit par-dessus la rampe. Il se reçut sur les talons et, se précipitant à travers le hangar, voulut atteindre la porte. Il ne fut pas assez rapide cependant. De sa course d'araignée, la main d'acier le prévint et lui barra le passage. Lentement, sans quitter l'ennemi des yeux, Bob recula, jusqu'à être adossé à la vieille auto sans roues.

Petit à petit, la peur revenait en lui. C'était en effet un bien étrange tableau que celui de ce hangar délabré, que les rayons de Wood baignaient d'une luminescence insolite. Et cette main d'acier, faite d'une matière inerte et qui, pourtant, possédait toutes les réactions d'un être doué de raison, ajoutait encore à la bizarrerie de la situation.

Grattant le sol de ses griffes acérées, la main d'acier s'était mise à progresser lentement vers Morane. Ce dernier tâtonna autour de lui, cherchant une arme quelconque. Sa main droite entra en contact avec le manche de la hache aperçue tout à l'heure. Empoignant le lourd instrument, Bob se tint alors sur la défensive, prêt à répondre à toute attaque. Celle-ci ne tarda pas à se produire. Arrivé à quelques mètres de l'homme, le monstre d'acier bondit tout à coup dans sa direction. Bob cependant s'attendait à ce brusque sursaut. Visant l'agresseur, il fit décrire

une brève trajectoire à la hache, dont le fer frappa en plein la lourde main de métal. Le choc fut à ce point violent que Morane faillit perdre l'équilibre. La main, elle, était retombée sur le sol avec un choc sourd. Elle demeura la paume en l'air, agitant frénétiquement les doigts et cherchant à se redresser. Bob ne lui en laissa pas le temps et, à coups redoublés, la frappa de la hache, jusqu'à ce qu'elle ne fut plus qu'un amas de ferrailles inerte.

Ce fut seulement quand son étrange adversaire eut cessé tout mouvement que Bob se baissa pour l'examiner. De l'enveloppe de métal crevée s'échappait tout un réseau de fils électriques rompus et de petites pièces de cuivre dans lesquels Bob crut reconnaître des relais électroniques.

Il sourit et murmura :

— Un engin électrique, tout simplement, probablement guidé par ondes hertziennes... Mais je me demande où il trouve l'énergie nécessaire à ses bonds prodigieux. Sans doute, une pile, ou une batterie minuscule...

C'est alors seulement que Bob perçut un bruit qu'il entendait depuis un moment déjà, mais sans s'en rendre compte, distraint qu'il était par son combat contre la main d'acier. Un ronronnement doux, régulier, à peine audible et qu'il connaissait bien. Le ronronnement d'une ou de plusieurs caméras...

IV

« Je veux bien qu'on me coupe en nuit dans le sens de la longueur si je comprends pourquoi l'on est en train de me filmer sous tous les angles », songeait Morane en continuant à prêter l'oreille au doux ronronnement des caméras.

Il venait à peine d'avoir cette pensée que le ronronnement en question cessa de se faire entendre. Presque en même temps, la lumière de Wood s'éteignit, et il demeura plongé dans l'obscurité. Il resta un instant interdit, puis il songea encore : « Maintenant, tout devient limpide. Les caméras doivent être des caméras de télévision disposées là-haut, le long de l'escalier et ici même, dans le hangar. Sans doute sont-elles dissimulées dans les murs, et elles servaient assurément à diriger les mouvements de la main d'acier, qui tenait lieu de cerbère à ce repaire de brigands. Quant à la lumière noire, elle devait tout simplement éclairer la scène à l'intention des caméras. Mais pourquoi de la lumière de Wood au lieu d'un éclairage ordinaire ?... Sans doute parce qu'elle ne peut s'apercevoir du dehors... »

Naturellement, quelques petits détails échappaient encore à Bob comme, par exemple, la façon dont la main d'acier était commandée exactement pour qu'elle pût se mouvoir avec une telle précision.

Notre héros n'avait cependant pas le loisir d'approfondir les choses. Il ne doutait plus du tout maintenant avoir affaire à Ming – cette diabolique invention qu'était le gantelet de métal le lui disait assez – et il pensait bien que le Mongol ne lâcherait pas aussi aisément sa proie. Bob avait découvert sa tanière, ou tout au moins une de ses tanières, et il ne lui permettrait pas de fuir, qu'il l'eût reconnu ou non. Le cerbère de métal était détruit, certes, mais Morane connaissait assez Ming pour savoir que ce dernier n'était jamais pris de court, qu'il mettait toutes les chances dans son jeu.

— Je dois filer d'ici au plus vite, murmura-t-il. Sinon, je ne donne pas cher de ma peau...

Enjambant les restes de la main d'acier, il s'avança vers la porte du hangar et l'entrebâilla précautionneusement. Passant la tête dans l'ouverture, il jeta un coup d'œil au-dehors. La venelle lui apparut, déserte. Mais l'était-elle vraiment ? Combien d'ennemis pouvaient se dissimuler derrière ces amas de détritus de toutes sortes, cette charrette hors d'usage, ces cadavres de tonneaux et de futailles ? Tout était inconnu, donc menace.

Bob Morane avala sa salive et songea : « Je me suis déjà tiré à plusieurs reprises des griffes de l'Ombre Jaune. Avec un peu de chance, j'y parviendrai peut-être encore cette fois... »

Il bondit hors du hangar et se mit à courir le long de la ruelle. Il allait en atteindre l'extrémité quand, à une vingtaine de mètres devant lui, deux formes humaines se dressèrent. Il s'immobilisa et regarda en arrière. Comme la pluie avait cessé et que le ciel s'était un peu dégagé, il put nettement distinguer d'autres ombres à l'autre extrémité de la ruelle. Il se trouvait donc pris entre deux feux, et il savait en outre à quelle sorte d'adversaires il avait affaire. Ming employait surtout des hommes de main indiens, des *dacoïts* pour la plupart, dont il avait réorganisé la confrérie à son usage exclusif. Des hommes sans pitié, sans scrupules, et dressés au seul métier de tueur – si métier il y avait, bien sûr. Bob savait également que ces assassins de profession obéissaient aveuglément à Ming qui, en Asie, représentait une puissance occulte réelle et redoutée de tous.

Durant un moment, Bob regretta de ne pas avoir emporté la hache avec laquelle il était venu à bout de la main d'acier, mais il était trop tard maintenant pour retourner en arrière. Il était sans armes, tandis que ses adversaires devaient être armés de poignards, dont les *dacoïts* savaient se servir avec une adresse consommée.

« Sans armes ? Rien n'est moins sûr... » pensa Morane en avisant un tas de briques étagées contre un mur. Il s'en approcha et s'empara de deux briques, une dans chaque main. Un tel moyen de défense l'avait déjà, en plusieurs circonstances,

aidé à se tirer de bien mauvais pas, et il espérait qu'il en serait de même cette fois encore.

Tout ce qui comptait pour l'instant, c'était sortir le plus rapidement possible de ce sinistre quartier. Il ne pouvait donc être question de revenir en arrière.

Résolument, Bob s'avança vers les deux hommes qui lui barraient le chemin. Il devait s'agir de dacoïts car, dans leurs poings, brillaient de longs poignards. Ils étaient vêtus misérablement et des chapeaux aux bords baissés dissimulaient les traits de leurs visages sombres.

Quand Morane ne fut plus qu'à quelques mètres des deux bandits, il fit mine de vouloir forcer le passage en se glissant entre eux. En un mouvement instinctif, ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Ce fut seulement quand il fut tout près, à toucher presque ses antagonistes, que Bob s'immobilisa tout à coup. Son bras droit effectua une brève trajectoire et l'une des briques atteignit en plein front le dacoït de gauche, qui s'écroula.

Voyant son compagnon tomber, le second scélérat s'immobilisa, un peu indécis semblait-il. Bob en profita pour balancer sa seconde brique, mais le dacoït se baissa pour l'éviter. Morane ne lui laissa guère le temps de se redresser. En un bond, il fut sur lui et, du tranchant de la main, le frappa à la nuque. L'homme s'écroula sans proférer une seule plainte.

Dans son dos, à présent, Bob entendait le bruit des pas de ses autres ennemis, qui se rapprochaient dangereusement. Il se remit à courir, atteignit le coin de la rue, s'engagea dans une seconde venelle. Il y avait à peine fait quelques pas qu'il s'arrêta pile. Là-bas, devant lui, plusieurs hommes s'avançaient à sa rencontre, et il comprit être à nouveau pris entre deux feux. Cette fois cependant, il ne pouvait espérer s'en tirer comme la première, car ses adversaires étaient trop nombreux. Peut-être réussirait-il à en mettre un ou deux hors de combat, mais les autres ne tarderaient pas à avoir raison de lui.

Avec désespoir, Bob cherchait une issue quand, soudain, il entendit une voix toute proche – une voix de femme – qui murmurait :

— Commandant Morane ! Venez par ici... Vite...

*

**

Pendant un moment, Bob était demeuré interdit, cherchant à se rappeler où il avait déjà entendu cette voix, qui reprit presque aussitôt d'ailleurs :

— Vite, commandant Morane !... Venez par ici... C'est moi, Tania Orloff...

Morane n'eut pas le loisir de faire le moindre geste. Une main blanche sortit d'un amoncellement de vieilles caisses, le saisit par la manche et le tira de côté. Il ne résista pas et passa derrière les caisses, pour reconnaître aussitôt, faisant tache dans la pénombre, le beau visage d'ambre clair où s'ouvraient deux grands yeux sombres, légèrement bridés.

— Miss Orloff ! fit-il à voix basse. Que faites-vous là ?

— Ce serait trop long à expliquer, souffla la jeune fille. Prenez ceci...

Bob sentit un corps froid qui se glissait dans le creux de sa main, et il reconnut la crosse d'un pistolet automatique.

— Ceci est en réalité un passage, dit encore Miss Orloff, mais on y a remisé tant de vieilles caisses qu'on l'a complètement fermé. Il y a un chemin extrêmement étroit entre les caisses. Fuyez par-là, en refermant le chemin derrière vous. Ensuite, gagnez les toits et continuez en direction des terrains vagues. Tout ce qui vous restera alors à faire, c'est courir vite. De l'autre côté des terrains vagues, il y a une quatre chevaux Manche arrêtée au bord de la chaussée. Les feux sont allumés et la clé de contact se trouve sur le tableau de bord. Il vous suffira de vous glisser au volant et de démarrer. Rentrez chez vous. Je vous téléphonerai demain matin...

— Et vous, comment expliquerez-vous ma fuite ?

— Je ferai comme si vous m'aviez bousculée, frappée. J'appellerai... Mais fuyez, fuyez vite !...

Morane connaissait bien Tania Orloff. Celle-ci, alors qu'il luttait jadis déjà contre l'Ombre Jaune, lui avait à différentes reprises rendu service. Elle était la nièce de Monsieur Ming, mais Bob savait néanmoins pouvoir lui faire confiance.

— Fuyez vite ! répéta la jeune fille.

Sans insister davantage, ni demander d'autres explications, Bob s'engagea dans la voie étroite serpentant entre les caisses. D'après ce qu'il pouvait en juger, il se trouvait dans une sorte de passage s'insinuant entre des entrepôts, passage qui avait été comblé peu à peu, sans doute par des maraîchers, à l'aide de caisses devenues inutilisables. De cet amoncellement se dégageait une odeur écœurante de fruits pourris et de poisson ranci.

Morane avait à peine parcouru dix mètres, qu'un appel retentit.

— À moi !... À l'aide !...

C'était la voix de Tania Orloff. Il y eut ensuite un bruit de chute et de caisses renversées. « Voilà ma charmante complice qui joue sa petite comédie », pensa Bob.

Tout en continuant à progresser, il se mit à renverser des caisses derrière lui, de façon à couper la route à ses poursuivants. Il parcourut ainsi une cinquantaine de mètres, jusqu'à ce que le chemin lui fût coupé, non par l'amoncellement des caisses, mais parce que le passage se terminait bel et bien en cul-de-sac. Bob comprit alors pourquoi Tania Orloff lui avait dit qu'il devrait fuir par les toits. Glissant le revolver dans sa poche, il grimpa sur une haute caisse et, d'une détente, agrippa le rebord de zinc d'une plate-forme recouvrant un hangar. Un rétablissement et il se retrouva agenouillé sur ladite plate-forme avec, devant lui, une étendue de toits bas le long desquels il se mit à courir en direction des terrains vagues. La pluie s'était remise à tomber, rendant les tuiles et le zinc glissants. Pourtant, Morane ne songea pas un seul instant à réduire son allure, il lui fallait atteindre la voiture dont avait parlé Miss Orloff avant que le quartier tout entier ne soit cerné par les hommes de Ming. Plusieurs fois, il faillit perdre l'équilibre et faire une chute dangereuse, sinon mortelle. Ce fut néanmoins sain et sauf qu'il atteignit le dernier toit.

Accroupi dans le chéneau, Bob inspecta les terrains vagues, sous lui, mais sans y découvrir nulle présence humaine. Les gitans devaient avoir regagné leurs roulettes car, aux fenêtres de celles-ci, des flammes rougeâtres de lampes à pétrole brûlaient, tandis que les tuyaux de poêle continuaient à fabriquer leurs

banderoles de fumée. Plus loin commençaient les lumières de la ville : avenues marquées par les rangées de lampadaires entre lesquels couraient les feux des voitures, grands visages sombres troués de mille yeux des buildings, et les innombrables scintillements des rues populeuses.

Bob reporta ses regards sur les terrains vagues et se demanda si c'était la pluie qui en avait chassé la faune humaine aperçue tantôt, ou la crainte des hommes de main de Monsieur Ming. Sans s'attarder à répondre à cette double question, il se laissa glisser le long d'un tube d'écoulement des eaux. Mais à peine avait-il touché le sol qu'un groupe d'hommes jaillissait d'entre les maisons, à sa gauche. En l'apercevant, ils se mirent à pousser des cris et à courir dans sa direction. Ils étaient une demi-douzaine, armés de poignards – des dacoïts assurément – et Bob se sentait peu disposé à les attendre. Il se mit à courir à travers les terrains vagues, sachant que son salut dépendait uniquement de la vitesse de sa fuite.

Ce n'était pas la première fois que Morane détalaît ainsi devant les hommes de l'Ombre Jaune, et il savait que les dacoïts étaient des coureurs incomparables. Aussi galopait-il de plus belle, non dans le but de battre un record quelconque, on le devine aisément, mais de sauver sa vie.

De temps à autre, sans cesser de courir, Bob tournait la tête vers ses poursuivants, pour se rendre compte qu'ils gagnaient sans cesse sur lui qui, pourtant, filait à toutes jambes.

« Je ne parviendrai jamais à atteindre la chaussée avant qu'ils ne m'aient rejoint, pensa Morane. Et encore faudra-t-il que je découvre alors la quatre » chevaux mise si gracieusement à ma disposition par Miss Orloff ! »

Il galopa de plus belle. En vain, hélas ! En se retournant une fois encore, il se rendit compte que les dacoïts avaient encore gagné du terrain. Plongeant la main dans la poche de son veston, il récupéra l'automatique qui lui avait été donné par Tania Orloff. Courant toujours, il se retourna à nouveau et lâcha deux coups de feu sur ses poursuivants. L'un d'eux, atteint à la cuisse, fut stoppé en plein élan, trébucha et déboula comme un lapin dans un champ. La seconde balle dut se perdre, car aucun autre forban ne parut avoir été touché. Ils ralentirent leur allure

cependant, et Bob en profita pour augmenter la sienne. Au bout d'une centaine de mètres, il se retourna à nouveau et tira une troisième balle afin de tenir ses ennemis en respect.

Quand Bob parvint sur la chaussée, il ne lui restait plus qu'une cartouche à brûler. Avec désespoir, il chercha des yeux la quatre-chevaux blanche. Elle était là, miraculeusement rangée le long du trottoir, ses feux de ville allumés, à dix mètres à peine. Bob bondit vers elle comme s'il était monté sur ressorts. Il ouvrit la portière, s'assit au volant, enfonça la pédale de débrayage et tourna la clé de contact. Le moteur se mit à tourner au moment même où les dacoïts atteignaient le véhicule. Morane passa en première vitesse, poussa les gaz et embraya sec, lançant la petite voiture aussi vite qu'il le pouvait. La portière, en battant, frappa l'un des dacoïts, tandis qu'un second était touché à la hanche par l'aile avant droite.

Ce fut seulement quand il eut laissé ses adversaires à une centaine de mètres en arrière que Bob se pencha au-dehors pour saisir la poignée de la portière et claquer cette dernière. Alors, il passa en seconde, puis en troisième et fila en direction de la porte de Clignancourt.

V

Aussitôt arrivé chez lui, quai Voltaire, le premier soin de Morane, une fois la porte de l'appartement soigneusement verrouillée, fut de se précipiter sur le téléphone et de demander le service international. Quand il eut obtenu le service en question, il demanda :

— Je désirerais obtenir un numéro d'urgence à Londres... Non, pas Lourdes, mademoiselle. Londres, en Angleterre... Oui, c'est cela... Le 999, à Londres...

— Quel est votre numéro ?

Bob donna son numéro d'appel, et la préposée, après l'avoir noté, déclara :

— Raccrochez... On va vous rappeler...

— N'oubliez pas que j'ai demandé ce numéro d'urgence, insista Morane.

Mais on avait déjà coupé. Pourtant, cette recommandation ne devait pas être inutile, car, au bout de quelques minutes à peine, la sonnerie retentit. Bob décrocha aussitôt.

— Vous avez le 999 à Londres, lui dit-on. Parlez... Il y eut un déclic, une série de bourdonnements, puis une voix bourrue fit, en anglais :

— Scotland Yard écoute...

— Je désirerais parler à Sir Archibald Baywatter, dit Bob, en anglais également.

À l'autre bout du fil, il y eut un silence marquant la stupéfaction, un peu comme si Bob avait demandé de s'entretenir avec la reine elle-même.

— Sir Archibald Baywatter ? dit enfin la voix. On ne dérange pas le Commissioner comme cela, sir...

— Il se dérangera pour moi, assura Bob. Dites-lui que le commandant Morane désire l'entretenir d'une chose extrêmement grave...

— Le commandant Morane... Chose extrêmement grave... Je vais voir si le Commissioner accepte de vous parler, sir...

Précédemment, à Londres, Bob avait collaboré avec Sir Archibald et le Yard dans leur lutte contre l'Ombre Jaune, et il était normal que le Commissioner fût le premier averti de la résurrection de leur ennemi.

Il y avait eu quelques secondes d'attente, puis une autre voix, parlant un anglais châtié celle-là, demanda :

— C'est vous, commandant Morane ? Si je m'attendais à vous !...

Bob avait reconnu la voix. Il crut bon cependant d'acquérir une certitude.

— Est-ce bien vous, Sir Archibald ? interrogea-t-il.

— En chair et en os... On me dit que vous avez à m'entretenir de choses extrêmement graves. Il doit en être ainsi, sinon vous ne me téléphoneriez pas de Paris. En outre, vous n'êtes pas homme à me déranger pour me parler de la pluie et du beau temps. De quoi s'agit-il ?

— L'Ombre Jaune est revenue, jeta Morane.

La voix du chef du Yard éclata tel un coup de tonnerre :

— QU'EST-CE QUE VOUS DITES ?

— Je dis, fit Bob calmement, que l'Ombre Jaune est revenue.

Il y eut un long moment de silence, puis Sir Archibald Baywatter dit :

— Écoutez, commandant Morane, si je ne vous connaissais pas, je croirais que...

— Je ne plaisante pas, coupa Bob. Si extraordinaire que cela puisse vous paraître, Monsieur Ming vit. J'ai eu, ce soir même, affaire à lui et à ses dacoïts.

— Pourtant, fit remarquer le commissaire, votre ami Bill Ballantine a bien tué ce maudit Ming voilà un an, et cela en votre présence...

— Je sais, je sais, interrompit à nouveau Morane. Il y a là quelque chose qui nous échappe encore. De toute façon, nous n'avons jamais retrouvé le corps de notre ennemi, pour la bonne raison qu'il était, en principe, enfoui sous des tonnes de pierre et de terre et que tenter de l'exhumer aurait été un travail de longue haleine... Toujours est-il, quelle que soit l'explication de

cette résurrection, que Ming est bien vivant. Je ne puis avoir aucun doute à ce sujet, il est en France pour l'instant, mais il est probable, sinon certain, qu'il a toujours des complices en Angleterre qui agissent en son lieu et place. Il faut donc que le Yard reprenne sa surveillance pour éviter que de nouveaux crimes ne soient commis...

— Avez-vous averti la police française ?

— Pas encore... Je préférerais d'ailleurs que vous le fassiez en mon lieu et place. On pourrait ne pas me croire.

— Je vais faire le nécessaire aussitôt. Mais j'aimerais obtenir une promesse de votre part, commandant Morane...

— Quelle promesse, commissaire ?

— Je voudrais que vous ne vous mêlez plus des affaires de l'Ombre Jaune. Elle vous a épargné plusieurs fois, mais je doute qu'elle continue longtemps encore...

Bob Morane demeura un instant pensif, passant et repassant dans ses cheveux la main qui ne tenait pas le combiné. Il savait que la sagesse parlait par la bouche de Sir Archibald mais, cette voix, il ne voulait cependant pas l'entendre.

— Désolé de ne pouvoir vous faire une telle promesse, Sir, dit-il. Ming a déclaré la guerre à l'humanité. Or, j'appartiens à cette humanité, et il me faut la défendre. Mieux que quiconque, je connais l'Ombre Jaune, ses méthodes de combat, ses réactions. Je dois aider à la combattre et à la vaincre...

Le Commissioner n'insista pas. Il connaissait d'ailleurs assez son correspondant pour savoir qu'il n'y avait pas à insister.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant Morane, dit-il. De mon côté, je vais faire le nécessaire auprès des autorités françaises. Mais soyez prudent...

— Vous pouvez compter sur moi en cela, Sir Archibald, fit Bob d'une voix qu'il s'efforçait de rendre insouciante. Je connais Ming, et je sais qu'il n'a pas l'habitude de plaisanter... À bientôt, commissaire...

— À bientôt, commandant Morane. Et tenez-moi au courant...

Les deux hommes interrompirent la communication. Quand Bob eut reposé le combiné sur sa fourche, il prit un crayon, un bloc-notes et se mit en devoir de rédiger un télégramme. Il était

destiné à son vieil ami Bill Ballantine, qui habitait l’Ecosse, et il disait :

*Besoin de toi urgence. Prends premier avion pour Paris.
T’attends avec impatience. Question de vie, et de mort.
Amitiés.*

Bob.

Quand Bob eut téléphoné le texte du télégramme, il se laissa retomber en arrière dans son fauteuil et demeura songeur. Tous les événements de l’après-midi et de la soirée repassaient devant ses yeux à la façon d’un film monté. Un film dont il était à la fois acteur et spectateur.

Soudain, il se sentit très las. Il passa la main sur son front, où perlaient des gouttes de sueur froide, et il murmura :

— Maudit soit le jour où mon chemin a croisé celui de ce monstre de Monsieur Ming ! Maudit aussi soit le jour où je lui ai sauvé la vie...

Il savait pourtant que, s’il pouvait revenir en arrière, il agirait encore comme il l’avait fait. D’ailleurs, Ming ne s’était-il pas, aussitôt, acquitté de sa dette ?

Tendant le bras, Morane ouvrit le tiroir de son bureau et en tira un objet brillant qu’il jeta sur le sous-main. C’était un petit masque d’argent, de trois centimètres sur quatre environ, représentant l’image d’un démon grimaçant, aux yeux saillants et féroces, aux lèvres retroussées sur des crocs aigus, prêts à mordre eût-on dit. Sur le front, quelques signes d’apparence cabalistique se trouvaient gravés.

— Le Signe ! fit Bob avec un sourire amer. Le Signe !... C’est grâce à lui que Ming a pu acquitter sa dette envers moi. Mais combien d’autres hommes, au contraire, ont péri justement à cause de ce Signe, qui était la marque de l’Ombre Jaune ?

Et c’était cette même Ombre Jaune, qu’il croyait pourtant définitivement vaincue, que Morane allait devoir combattre à nouveau, au péril de sa vie. Pas un seul instant, cependant, il ne songea à reculer. En la circonstance présente, il se considérait un peu comme un soldat à la guerre, et il aurait regardé tout refus de sa part à lutter contre Ming comme une désertion.

Heureusement, Bob possédait une alliée précieuse en la personne de Tania Orloff qui, demain peut-être, allait lui procurer les armes capables de vaincre définitivement son redoutable ennemi.

« Pourvu qu'elle téléphone demain, comme elle me l'a promis ! songea Morane. Pourvu qu'elle téléphone ! »

Miss Tania Orloff téléphona, comme elle l'avait promis, le lendemain matin. Quand elle entendit la voix de Morane, elle donna l'impression d'être soulagée.

— Le Ciel soit loué ! fit-elle. Je vous croyais mort...

— J'ai pourtant échappé aux dacoïts de votre oncle. Vous ne le saviez pas ?

— Ils sont revenus en disant qu'ils vous avaient tué et avaient fait disparaître votre corps. Sans doute n'ont-ils pas osé avouer à mon oncle qu'ils vous avaient laissé fuir. Par la suite, cependant, je n'ai pas retrouvé la quatre-chevaux. Alors, je ne savais que penser...

— Eh Bien, soyez rassurée, je suis toujours vivant, jeta Bob d'une voix joyeuse. C'est Monsieur Ming qui a dû être content en apprenant ma mort...

— Vous vous étiez déguisé, et il ne vous a pas reconnu. Il croyait, et croit encore, qu'il s'agissait de quelque curieux...

— Et vous, Miss Orloff, comment saviez-vous qu'il s'agissait de moi ?

— Quand mon oncle est venu à Paris, il y a quelques mois, il a trouvé prudent de vous faire surveiller. Bien sûr, vous le croyiez mort, mais il avait appris à ses dépens à se méfier de vous. Comme à Londres, il m'a donc chargé de vous surveiller puisque, ne l'oubliez pas, il ignore tout de notre complicité. Il ne sait même pas que nous nous connaissons. Hier donc, j'ai vu qu'on vous amenait la vieille Citroën. Ensuite, je vous ai vu sortir de chez vous. Il est possible que je ne vous aurais pas reconnu moi non plus si, avant de grimper dans la Citroën, vous n'étiez allé prendre quelque chose dans votre propre voiture, parquée à peu de distance...

— J'étais allé chercher mon permis de conduire, expliqua Bob.

— Ainsi, j'ai pu vous reconnaître, continua la jeune fille. Je vous ai suivi en auto. Quand je me suis rendu compte que vous surveilliez mon oncle, j'ai compris que cela vous mènerait au repaire de Saint-Ouen. Je m'y suis rendue, espérant pouvoir vous prêter une aide quelconque en cas de besoin. Hélas, j'ai couvert le chemin en voiture, alors que mon oncle et vous le faisiez par le métro. Retardée par les encombres de la circulation, je suis arrivée trop tard pour vous avertir que vous alliez vous jeter tête baissée dans un traquenard. Tout ce que j'ai pu faire, c'est vous aider lors de votre fuite.

— Entre-temps, fit remarquer Morane, j'avais failli me faire occire par cette main d'acier téléguidée promue à la garde du repaire. Encore une invention diabolique de Ming. Strictement entre nous, je le soupçonne d'être un peu dérangé du côté de la substance grise pour imaginer des trucs pareils...

Miss Orloff parut ignorer cette dernière remarque. Elle continua :

— Je suis heureusement arrivée à temps pour vous permettre d'échapper aux dacoïts.

— Ils m'ont vu monter à bord de la quatre chevaux. Il est fort possible que ce détail dévoile à Ming la complicité qui nous unit.

— Nous ne courons aucun risque de ce côté, commandant Morane. Mon oncle ne connaît pas cette voiture, car je l'ai achetée hier, à son insu, la trouvant plus facile à manier à travers les rues de Paris...

Il y eut un silence, puis Bob dit :

— J'aimerais vous demander, Miss, puisque votre oncle est vivant, comment il a fait pour ressusciter ainsi. N'a-t-il pas été tué par mon ami Bill Ballantine, voilà un an, dans son antre souterrain du nord de l'Ecosse ? Antre dont vous m'aviez d'ailleurs vous-même indiqué l'emplacement...

— Je sais, commandant Morane, je sais... Je ne puis cependant fournir la moindre explication à cela, car mon oncle a ses secrets, qu'il ne dévoile à personne, même pas à moi. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il n'est jamais mort, qu'il est toujours demeuré aussi vivant que vous et moi. Il a dû vous jouer un de ses petits tours de passe-passe habituels. Votre ami et vous avez été ses dupes, tout simplement... Sans doute, mon

oncle avait-il intérêt à ce que vous le croyiez mort. Je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'ayez pas continué à le considérer comme tel...

— Que voulez-vous dire, Miss Orloff ?

— Je vous répondrai par une question, commandant Morane. Comment avez-vous été amené à vous lancer à nouveau sur la trace de mon oncle ?

— Bien malgré moi. Il y a deux jours, je passais quai de la Conférence, et je l'ai reconnu sous son déguisement de mendiant. Le lendemain, je l'ai suivi jusqu'à Saint-Ouen. Vous connaissez la suite. C'est grâce à vous sans doute que je suis encore vivant...

— Je me plaît à le croire, commandant Morane. C'est pour cela que je puis me permettre de vous demander de m'accorder une grâce.

— Laquelle donc ?

— Cessez de lutter contre mon oncle...

— De quoi avez-vous peur ? demanda Bob. Que je finisse par le vaincre ?

Il y eut un silence avant que la jeune fille répondît, dans un souffle :

— Non... J'ai peur qu'il ne vous vainque, vous. Comme vous le savez, mon oncle est rusé, puissant sans scrupules. Il vous a épargné jusqu'ici, mais je doute qu'il continue à le faire. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur...

— Vous souvenez-vous, Miss Orloff, dit Morane doucement, de ce que vous m'avez dit il n'y a pas longtemps ? Que les crimes de votre oncle vous faisaient horreur, et que vous étiez décidée à m'aider à l'abattre. Auriez-vous changé d'avis ?

— Je n'ai pas changé d'avis, mais j'ai peur pour vous. Voilà pourquoi je vous demande d'abandonner.

— Et que penseriez-vous de moi si j'acceptais ? demanda Bob.

Comme la jeune fille ne répondait pas, il enchaîna :

— L'Ombre Jaune doit être mise au plus tôt hors d'état de nuire, et vous allez m'aider encore une fois. Sans vous, je ne puis rien, vous le savez...

Tania Orloff parut hésiter. Sa voix trébucha sur les premières syllabes qu'elle prononça.

— Ce... ce sera comme vous... vous voudrez, Bob. — C'était la première fois qu'elle appelait Morane par son petit nom.

— Mais il vous faudra agir vite, car mon oncle quitte Paris cette nuit, à destination de l'Egypte. Vous pourrez le trouver ce soir dans un repaire qu'il possède quartier du Temple, où il doit donner ses dernières instructions à ses chefs de réseaux. Si vous le désirez, je vous donnerai le moyen de parvenir jusqu'à lui...

Morane hésita. Pénétrer seul dans l'un des repaires de Monsieur Ming, c'était une fois encore courir se jeter dans la gueule du loup. Pourtant, il fallait agir avant que le Mongol ne quittât Paris pour l'Egypte, où il allait perpétrer on ne savait quels nouveaux crimes. Avant le soir, Bill Ballantine serait peut-être arrivé d'Ecosse et, avec son aide, Bob verrait augmenter ses chances de triompher de l'adversaire. Entre-temps, Sir Archibald Baywatter aurait sans doute également prévenu la police française.

— Je vous écoute, Tania, dit Bob d'une voix ferme.

VI

Bob Morane jeta un regard impatient à sa montre-bracelet, dont le cadran lumineux brillait doucement dans l'obscurité. Il était près de dix heures du soir, et Bill Ballantine n'avait pas encore donné signe de vie.

« A-t-il reçu mon télégramme ? se demandait Bob. Il pouvait être absent, en voyage, en expédition de pêche, que sais-je !... »

En même temps, il se remémorait les paroles de Miss Orloff : « Il vous faudra agir vite, car mon oncle quitte Paris cette nuit, à destination de l'Egypte. »

— Si Bill n'arrive pas, murmura Morane, il va me falloir agir seul...

Il se leva et traversa le salon-bureau obscur, car l'électricité n'était pas allumée. Écartant les rideaux de la fenêtre, il jeta un coup d'œil au-dehors, espérant voir un taxi s'arrêter devant la porte de l'immeuble. En vain cependant.

Au bout d'un moment, Morane s'écarta de la croisée.

— Je vais réellement devoir agir seul, murmura-t-il à nouveau.

Il s'assit derrière le bureau et alluma sa lampe de travail. Il se mit alors à rédiger un long message à l'intention de Bill, message qu'il laissa bien en évidence sur le sous-main. Il alla passer ensuite des vêtements usagés, coiffa un vieux feutre et se trouva prêt à sortir. Comme, depuis la veille, il ne s'était pas rasé, la barbe de deux jours couvrant ses joues et son menton camouflait assez ses traits pour qu'il ne puisse être identifié par quelqu'un qui ne le connaît parfaitement. Bob prit alors un gros Colt automatique dans le tiroir de son bureau, le chargea et le glissa dans sa ceinture, entre pantalon et chemise, de façon à ce que, le veston fermé, l'arme passât inaperçue.

Ces différents préparatifs achevés, Bob quitta l'appartement et descendit frapper à la porte de la concierge. Cette dernière

ouvrit au bout d'un moment et Bob lui tendit le double des clés de son logement.

— Si M. Ballantine venait en mon absence, madame Durant, remettez-lui ceci, afin qu'il puisse pénétrer chez moi.

La digne concierge ne parut pas remarquer la mise peu soignée de ce locataire qui, depuis pas mal de temps, avait fini de l'étonner. Elle prit les clés et déclara qu'elle les remettrait à M. Ballantine si celui-ci se présentait. Rassuré de ce côté, Bob quitta l'immeuble, grimpa à bord de la Jaguar stationnée à peu de distance et démarra. Franchissant le pont Royal, il gagna la rive droite, roula le long des quais des Tuilleries, du Louvre et de la Mégisserie, dépassa le Châtelet et alla garer la voiture derrière l'Hôtel de Ville. Là, il mit pied à terre et, à pas lents, se mit en devoir de gagner le proche quartier du Temple.

Ce quartier, où l'Ombre Jaune avait établi un de ses repaires parisiens, est l'un des plus anciens de la capitale, puisque son histoire remonte à l'an 1128, époque à laquelle fut créé l'Ordre souverain des Chevaliers du Temple de Jérusalem. Ces chevaliers, mi-religieux, mi-guerriers, étaient chargés de la garde des Lieux Saints de Palestine et de protéger les pèlerins. Les vœux qu'ils prononçaient leur imposaient le célibat, la pauvreté et l'obéissance. À la guerre, ils devaient accepter le combat à un contre trois et, une fois capturés, ils ne pouvaient se racheter par rançon, comme il était d'usage à cette époque. En outre, la seule chasse à laquelle ils pouvaient se livrer était la chasse au lion.

À Paris, les Templiers s'installèrent tout d'abord du côté de Saint-Gervais. Ensuite, vers la fin du XII^e siècle, ils s'établirent à l'endroit que l'on connaît aujourd'hui encore sous le nom de quartier du Temple. C'est là qu'ils élevèrent un vaste enclos fortifié, comprenant un palais et un donjon qui devait devenir célèbre par la suite.

En plus de courageux guerriers au service de la chrétienté, les Templiers s'étaient montrés d'excellents administrateurs et, recevant des dons de toutes parts et les faisant fructifier par des opérations bancaires, ils avaient fini par amasser des richesses qui faisaient pâlir d'envie tous les rois de l'époque.

Vint le règne de Philippe le Bel, qui avait de gros ennuis de trésorerie. Il imagina de s'approprier le trésor des Templiers et, pour cela, il les fit accuser d'un tas de crimes imaginaires, dont les moindres n'étaient pas ceux d'idolâtrie et de sorcellerie. L'Ordre fut dissous, les chevaliers arrêtés, torturés et exécutés. Quant à leurs biens, ils furent tout bonnement confisqués.

Ici s'arrête, faute de personnages, le roman des Templiers, mais non celui du Temple. Il servit par la suite de résidence au Grand Prieur de Paris. Mais ce fut surtout lors de la révolution française qu'il reprit sa place dans l'attirail, souvent tragique, de l'Histoire. Ce fut en effet dans le fameux donjon que, le 13 août 1792, fut enfermé Louis XVI et le reste de la famille royale. C'est là aussi que, sans doute, mourut le jeune Louis XVII. En 1308, le donjon, auquel s'attachaient trop de mauvais souvenirs, fut rasé. Par la suite, l'enclos tout entier fut démolí et loti. Aujourd'hui encore cependant, bien des vestiges, murs noircis, porches, caves voûtées, subsistent, témoins muets de siècles révolus.

Comme toutes les grandes demeures seigneuriales et couvents du Moyen Age, le Temple comportait, sous ses murs, tout un réseau de souterrains, de caveaux et d'oubliettes, souvent fort enfoncés dans le sol et communiquant avec l'extérieur. C'était dans ces souterrains, aujourd'hui oubliés, et auxquels on accédait notamment par les caves d'une maison s'élevant à proximité du marché à la friperie appelée carreau du Temple, que l'Ombre Jaune avait établi son repaire. Ming avait acheté la maison en question, ce qui lui permettait d'aller et venir, ainsi que ses complices, avec plus de liberté.

Il s'agissait d'un ancien hôtel de maître bâti sous Napoléon III et dont la façade, mal entretenue, s'écaillait. Seule, la porte cochère, d'origine plus ancienne, avait encore un air de grandeur avec ses sculptures macaroniques et sa vieille porte de chêne ornée de bronze verdi. Un des battants de cette porte était entrouvert et, tout près, assis à même le trottoir et adossé au soubassement, un homme vêtu misérablement semblait sommeiller. Bob, auquel Tania Orloff avait fourni tous les éléments nécessaires à la bonne réussite de son entreprise, s'approcha sans hésiter. Quand il fut tout près, l'homme releva

la tête, et Morane put voir un visage sombre éclairé par des yeux bleus qui, dans la pénombre, paraissaient blancs.

« Un Indien, pensa Bob. Probablement un dacoït... »

Et, aussitôt, il dit à mi-voix, à l'adresse de l'Indien.

— Simla.

C'était le mot de passe fourni par Miss Orloff.

Pendant un bref instant, Bob craignit que le dacoït ne fût un de ceux avec lesquels il avait eu maille à partir précédemment et qu'il ne le reconnût. Il n'en fut rien, car il faisait assez sombre, de lourds nuages, annonciateurs d'orage, envahissant peu à peu le ciel. Après avoir ouï le mot de passe, l'Indien tourna simplement la tête vers la porte, invitant ainsi le nouveau venu à entrer.

Bob ne se fit pas prier. Se glissant entre les battants, il pénétra dans un large couloir dallé de pierres bleues pour la plupart fendues et basculantes. Au-fond, une seconde porte, vitrée celle-là mais privée d'une bonne partie de ses carreaux, s'ouvrait sur une cour pavée et envahie par les mauvaises herbes. De l'autre côté de cette cour, une seule lumière brillait au-delà d'une troisième porte, basse et étroite, pratiquée sous la double volée d'escaliers d'un perron.

D'un pas assuré, Bob traversa le couloir, puis la cour, et atteignit la porte basse, qu'il franchit en se baissant pour déboucher sur un étroit palier où s'amorçait un escalier en colimaçon s'enfonçant dans les profondeurs du sol.

La décision de Morane était prise depuis plusieurs heures déjà : il voulait parvenir jusqu'à Ming et, bien que cette besogne de justicier lui répugnât, l'abattre de sa propre main afin d'éviter de nouveaux crimes, de nouvelles souffrances humaines. Ce fut donc sans la moindre hésitation qu'il s'engagea dans l'escalier en colimaçon, éclairé seulement par quelques parcimonieuses lampes électriques de faible intensité.

Au bout d'une demi-douzaine de spires environ, l'escalier en question déboucha dans un étroit couloir voûté, aux murs de pierre rongée par le salpêtre et éclairé lui aussi de lampes avares. Au fond de ce couloir, une nouvelle porte s'ouvrait, près de laquelle un homme se tenait debout.

Rapidement, à demi courbé à cause de la voûte trop basse pour sa haute taille, Bob Morane s'avança vers le deuxième garde. Là encore, après qu'il eut prononcé le second mot de passe, Timour, on le laissa continuer. Il franchit la porte et pénétra dans une salle à la voûte basse mais aux dimensions respectables, car elle devait bien mesurer trente mètres sur trente. Des piliers soutenaient la voûte et l'ensemble, à en juger par l'état de la pierre et l'architecture primitive, devait assurément dater de l'époque des Templiers. Au centre, adossé à un pilier, un homme se tenait debout. Il était de haute taille, presque un géant, maigre avec des bras extraordinairement volumineux gonflant à les faire craquer les manches de son vêtement de clerc. La face était ronde, énorme, surmontée par un crâne soigneusement rasé, au front bombé dénotant une intelligence peu commune. La peau jaune, légèrement olivâtre, les zygomas saillants, le nez épais et les paupières bridées indiquaient une origine mongole. Mais c'étaient les yeux eux-mêmes qui, surtout, retenaient l'attention. Des yeux couleur d'ambre, ou d'or, au regard fixe, qui ne cillaient jamais. Des yeux qui n'avaient rien d'humain. Les yeux du redoutable, de l'effrayant Monsieur Ming, de l'homme – mais était-ce bien un homme ? – qui avait déclaré une lutte sournoise et sans merci à la civilisation occidentale et à tous les humains qui l'avaient faite leur.

Comme fasciné, Morane regardait son ennemi, dont un groupe d'hommes de toutes races – Européens, Asiatiques, Africains, sangmêlés – le séparait. Même s'il avait voulu s'approcher, Bob en eût été empêché par l'assemblée, et il ne voulait pas tirer sur Ming de trop loin de peur de le manquer ou de seulement le blesser. Il attendrait le moment propice et, quand il se jugerait à bonne portée, il viserait au front son ennemi, au cas où ce dernier porterait un gilet protecteur. Quand il serait certain de ne pas avoir manqué son but, Morane, profitant du désarroi, foncerait alors vers la sortie en ouvrant le feu sur quiconque tenterait de lui barrer le passage.

La suite des événements devait cependant prouver à notre héros que, comme le veut le proverbe, il y a souvent loin de la coupe aux lèvres.

Bob avait pénétré depuis quelques minutes à peine dans le caveau, quand un des gardiens chargés de surveiller les portes y entra à son tour. Il s'avança directement vers Ming et lui murmura quelques mots à l'oreille en lui désignant Morane. Aussitôt, le Mongol tendit une de ses énormes mains vers Bob et cria :

— Emparez-vous de cet homme !

« Aïe ! pensa Morane. Me voilà démasqué plus tôt que je ne le pensais. »

Plongeant la main sous sa veste, il tira le gros automatique, geste qui provoqua un reflux parmi l'assistance. Tout autre que Bob Morane aurait mis cette circonstance à profit pour fuir, mais il était là pour accomplir une œuvre de justicier dont l'humanité tout entière devait profiter, ce qui lui interdisait une retraite immédiate.

Braquant le lourd Colt, Morane bondit donc vers Ming. Deux des assistants tentèrent bien de s'interposer, mais il était lancé avec la puissance d'un boulet de canon, et il les bouscula au passage. Rien ne le séparait donc de Ming, dont le regard fixe croisait maintenant le sien. Bob n'était plus qu'à quelques mètres, son arme braquée sur le large front de son ennemi. Il ne lui restait plus qu'à presser la détente, lorsqu'il se rendit compte que ses yeux ne pouvaient plus se détacher de ceux du Mongol, de ces terribles prunelles d'or douées d'une surhumaine puissance de suggestion. Bob se souvint alors que, jamais, il ne fallait regarder l'Ombre Jaune dans les yeux. Une fois déjà, il en avait fait l'expérience à ses dépens, et il voulut détourner ses regards. Trop tard cependant. Les prunelles de l'Ombre Jaune avaient capté les siennes et il se sentait pareil à l'oiseau devant le serpent. Il n'avait pourtant qu'à crisper l'index mais même ce geste, si menu fût-il, il ne se sentait pas la force de l'accomplir.

— Baissez le bras ! commanda Ming.

Malgré lui, Bob obéit, tout à fait comme si la volonté du Mongol s'était substituée à la sienne.

— Maintenant, laissez tomber votre arme ! ordonna encore Ming.

Cette fois, Morane fit un effort pour reprendre le contrôle de ses actes, mais l'Ombre Jaune s'avança vers lui et, de sa main

droite – cette main postiche semblable à celle enfermée dans un tiroir, dans le salon-bureau de Morane – de sa main droite donc, il lui enserra le poignet. Bob sentit une douleur violente, comme si on lui broyait les os, et il ouvrit la main, laissant tomber l'automatique.

D'un revers du bras, Monsieur Ming balaya alors le chapeau de Bob. Aussitôt, il reconnut celui-ci. Pourtant, il possédait une telle maîtrise de lui-même qu'il ne marqua pas la moindre surprise.

— Commandant Morane ! fit-il simplement. Je m'attendais à vous retrouver tôt ou tard sur mon chemin...

Volontairement, sachant son adversaire désormais impuissant, Ming avait rompu le charme et Bob recouvré toute sa conscience.

— Vous me retrouverez toujours sur votre chemin, Monsieur Ming, dit-il d'une voix calme.

L'Ombre Jaune sourit, mais d'un sourire auquel ses yeux fixes ne participaient pas.

— Vous ne changerez décidément jamais, commandant Morane, fit-il sur un ton de moquerie. Vous ne réaliserez donc jamais que, toujours, vous serez en retard d'une longueur sur moi. Je ne sais pas comment vous avez trouvé le moyen de pénétrer ici, mais, malheureusement pour vous, je n'attendais que vingt personnes, et vous êtes la vingt et unième. Vous êtes donc en surnombre. Les gardes vous ont laissé entrer, pour me signaler aussitôt votre présence. Comme vous le voyez, malgré toute votre adresse, toute votre audace, une fois encore vous n'avez pas réussi à me prendre au dépourvu...

Bob essayait de ne pas montrer le dépit qui l'étreignait. Grâce aux renseignements que Tania Orloff lui avait fournis, il croyait pouvoir se glisser sans risques, ou presque, jusqu'à l'Ombre Jaune. Pourtant, il s'était heurté à l'imprévisible, mais un imprévisible que Ming, lui, avait prévu.

C'était à présent avec un effroi un peu admiratif que Morane considérait cet étonnant personnage que, quelques jours plus tôt encore, il croyait mort, mais qui pourtant se dressait là, devant lui, plus vivant, plus redoutable que jamais.

L'Ombre Jaune continuait cependant à parler.

— Voyez-vous, commandant Morane, ce n'est pas parce que je viens de jouer encore avec vous comme un chat avec une souris, que je cesse d'éprouver une intense admiration à votre égard. Alors que les plus puissantes polices du monde ne se montrent même pas capables de m'inquiéter, vous êtes le seul homme à avoir mis mon existence en danger, à avoir compromis la réalisation de mes plans. Jadis même, n'avez-vous pas été bien près de m'arracher le fabuleux trésor de Golconde, et vous étiez seul à lutter contre moi et mes dacoïts ? Voilà pourquoi, commandant Morane, je crois qu'il serait utile que nous ayons un nouvel entretien...

Sans laisser à Bob le temps de répondre, le Mongol, s'adressant aux dacoïts qui entouraient le prisonnier, lança un ordre en hindoustani. Aussitôt, Morane se sentit poussé sans ménagement à travers la vaste cave. Au fond, une porte basse fut ouverte devant lui, et il fut projeté à l'intérieur d'une chambre basse, meublée confortablement, à l'orientale, les murs et le plafond étant masqués par de lourdes tentures. Accrochée au plafond, une ampoule électrique brûlait à l'intérieur d'un fanal de cuivre aux vitres multicolores. Visiblement, ce caveau ne comportait pas d'autre issue que la porte par laquelle Bob était entré, et cette porte, il le savait, était gardée.

« Allons, pensa Morane, me voilà encore dans les ennuis jusqu'au cou. Cela m'apprendra à vouloir toujours caresser le fauve sous le menton, surtout quand ce fauve s'appelle Monsieur Ming. Tout ce qui me reste à faire, c'est attendre la suite des événements... »

Il n'eut pas à patienter bien longtemps. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand l'Ombre Jaune fit à son tour irruption dans le caveau.

VII

Monsieur Ming s'était assis sur un divan bas, encombré de coussins et, pendant un moment, il laissa errer le regard de ses prunelles dorées sur Morane. Ensuite, de la main gauche, il désigna un tabouret de bois incrusté d'ivoire et de nacre.

— Si vous voulez vous asseoir, commandant Morane...

Bob obéit, et un long silence s'établit entre les deux hommes. Un silence pendant lequel Bob se demanda pourquoi il ne se jetait pas sur le Mongol pour tenter d'accomplir la besogne de justicier qu'il s'était assignée. Certes, Ming pourrait appeler à l'aide. Mais ce n'était pas cela cependant qui retenait Morane. Sans arme, il se savait impuissant à vaincre l'Ombre Jaune en corps à corps. Monsieur Ming possédait une force herculéenne servie par une science parfaite du combat. Et puis, il y avait ces yeux à l'extraordinaire pouvoir hypnotique. Une fois déjà, Bob Morane avait affronté ainsi Ming à mains nues et, en dépit de toute sa vigueur, de tout son courage, il avait fini par être vaincu.

L'Ombre Jaune continuait à parler.

— Vous devez me prendre pour un revenant, commandant Morane...

Bob secoua la tête.

— Je ne crois pas aux revenants, Monsieur Ming. Le Mongol sourit de ce sourire insolite auquel, jamais, les yeux ne participaient.

— N'empêche, insista-t-il, qu'après m'avoir vu mort, là-bas, dans les carrières de Dunwick, vous avez dû éprouver une intense surprise en apprenant que j'étais vivant.

Et, comme Bob ne daignait pas répondre, il enchaîna :

— Pourtant, vous avez raison, du moins en ce qui me concerne, de ne pas croire aux revenants. Voyez-vous, commandant Morane, depuis longtemps j'avais prévu qu'un jour ou l'autre, serré de trop près par mes ennemis, j'aurais

intérêt à disparaître, à me faire passer pour mort. Je crois vous avoir dit déjà, par le passé, que je suis non seulement un grand savant, mais aussi un chirurgien extrêmement habile. Là-bas, dans mon repaire d'Extrême-Orient, je m'étais donc fabriqué une série de « doubles » en sélectionnant des hommes dont la morphologie ressemblait à la mienne et que, par différentes opérations de chirurgie plastique, je rendis exactement pareils à moi, allant même jusqu'à leur tatouer la cornée afin de donner à leurs yeux la couleur des miens. Des doubles qui, comme moi, avaient la main droite coupée au ras du poignet.

« Quand j'appris par mes espions que votre ami et vous vous dirigiez vers Dimwick, je pris mes mesures en conséquence. Sans perdre de temps à me demander comment vous aviez découvert ma retraite, je mis un de mes doubles à ma place, dans la petite maison s'élevant au fond des carrières. Ce second moi-même se savait promis à la mort, mais c'était un de ces êtres fanatisés qui, voyant en moi une incarnation du dernier empereur mongol qui régna sur la Chine, sont toujours prêts à se sacrifier aveuglément. Il portait une main mécanique en tout point semblable à la mienne et, quand vous parvîntes jusqu'à lui, il joua son rôle à merveille. Votre ami l'abattit à coups de revolver mais, avant de mourir, il commanda la mise à feu des mines destinées à détruire le repaire. Cela faisait également partie de mon plan, car il était important que l'on ne découvrît pas le corps de mon double. Un examen attentif aurait en effet révélé les différentes opérations de chirurgie plastique qu'il avait subies, et ma petite mise en scène n'aurait servi à rien. Afin de pouvoir continuer à agir dans l'ombre, j'avais avantage à ce que l'on me crût mort. Votre ami et vous avez réussi à échapper aux éboulements qui comblèrent en grande partie les carrières de Dunwick mais, sans le savoir, vous aviez néanmoins servi mes plans. Comme trophée, vous emportiez ce que vous croyiez être ma main mécanique. Il s'agissait là aussi d'un double. D'ailleurs, à ce moment déjà, ce genre de prothèse était démodé...

Lentement, Monsieur Ming éleva sa dextre – sa main postiche donc – et en fit bouger les doigts avec une précision,

une souplesse égalant la précision, la souplesse d'une main naturelle.

— Cette main, continua l'Ombre Jaune, vous paraît certainement en tout point semblable à l'ancienne, qui était mue par les nerfs et les muscles. Elle en est différente cependant, car c'est la volonté qui la commande directement. Comme vous le savez sans doute, quand on désire effectuer un quelconque mouvement, le cerveau transmet ses ordres aux muscles en leur envoyant des impulsions électriques auxquelles on a donné le nom d'« influx nerveux ». En recevant ces ordres, les muscles réagissent, se contractent et développent une tension électrique variant avec l'ampleur ou la puissance du mouvement à exécuter. J'imaginais donc de transmettre directement l'influx nerveux à la main postiche par un simple fil, sans qu'il soit nécessaire que les différents éléments moteurs de cette main soient reliés aux nerfs, d'où une plus grande facilité de mise en place. De cette façon, il devenait même possible de commander à la main sans qu'elle soit fixée à mon poignet...²

— Sans doute est-ce de cette façon que fonctionnait le gantelet d'acier qui interdisait l'entrée de votre repaire de Saint-Ouen, glissa Morane.

Mais, presque aussitôt, il se mordit les lèvres, comprenant qu'il en avait trop dit. Sa remarque n'avait d'ailleurs pas échappé à l'esprit subtil de Ming qui, aussitôt, en tira des déductions logiques.

— Ainsi, fit-il, cet homme qui, hier, a massacré mon précieux robot, c'était vous ! Je vous surveillais, grâce à des caméras de télévision dissimulées un peu partout, mais vous étiez bien déguisé et je ne vous ai pas reconnu, sans doute à cause de votre fausse barbe.

Et puis, si la lumière de Wood possède l'avantage d'être discrète, elle manque peut-être d'intensité.

L'Ombre Jaune se tut et considéra son prisonnier à la fois avec intérêt et sévérité.

— Savez-vous, continua-t-il au bout de quelques secondes, que vous m'apparaïssez de plus en plus comme un personnage

² Voir le Marabout Chercheur.

dangereux, commandant Morane. Vous m'avez détruit hier, en quelques coups de hache, une mécanique qui m'avait demandé des semaines de mise au point... Si vous voulez tout savoir, ce gantelet d'acier fonctionnait tout à fait comme cette main, avec cette différence cependant que, par un perfectionnement nouveau, l'influx nerveux lui était transmis par ondes hertziennes, sans qu'il soit besoin du moindre fil. Il me suffisait donc de « penser » un mouvement, mon bras étant relié, grâce à un bracelet et à un fil, à un transformateur-émetteur d'ondes pour qu'aussitôt, le gantelet, placé loin de moi, se déplace, agisse avec une précision parfaite. Naturellement, ce n'est là qu'un essai encore bien timide. Bientôt, j'aurai de gigantesques robots à ma disposition, une armée de robots qui, de loin, obéiront à ma seule volonté. J'inaugurerai ainsi la dernière phase de ma conquête du monde. Pour l'instant, je me contente d'un lent grignotement. Tous ces gens que vous avez vus tout à l'heure sont chargés d'une mission précise : l'un d'organiser les diseurs et diseuses de bonne aventure afin qu'ils sèment un peu partout la mort par autosuggestion ; un autre de faire en sorte que des poisons subtils et lents soient mêlés à la bière, aux eaux minérales, au vin, aux limonades. Le papier mural, les peintures seront également empoisonnés. Parmi ces gens, il y a aussi des propagandistes, des semeurs de fausses nouvelles. Il y a même le directeur d'un grand journal chargé de persuader insidieusement les masses que la civilisation occidentale est sapée à la base, qu'elle va s'écrouler. Quand j'aurai ainsi, au bout de plusieurs années d'une lutte clandestine et sournoise, préparé les masses populaires d'Europe, d'Amérique, et même d'Asie et d'Afrique, à la défaite, il ne me restera plus qu'à lancer l'attaque finale, avec tous les moyens scientifiques à ma disposition. Soyez assuré, commandant Morane, que je suis à même de mener à bien une telle lutte, car ma puissance est immense, soutenu que je suis par toutes les forces secrètes de la Vieille Asie. Peut-être l'ignorez-vous encore, mais je suis le chef occulte d'un mouvement politique portant ce nom et qui, bientôt, balayera votre odieuse civilisation occidentale de tous les points du globe où elle s'est implantée. Il ne tient qu'à vous

d'assister à mon triomphe, commandant Morane. Bob sursauta :

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

— Tout simplement, répondit Ming, je vous offre une nouvelle fois de lutter à mes côtés. Je vous ai dit déjà que vous feriez une excellente recrue. Prêtez-moi serment de fidélité, et je ferai de vous mon principal lieutenant. Depuis mon arrivée à Paris, je me cache sous un déguisement de mendiant montreur de singe, cela afin de pouvoir aller et venir en toute sécurité. Cette nuit encore, je pars pour l'Egypte, où j'ai une importante opération à mettre au point. Acceptez ma proposition et, non seulement vous aurez la vie sauve mais, dès mon départ, vous prendrez le commandement de mon organisation, ici à Paris. Un seul serment suffira pour que je vous accorde toute ma confiance, car vous n'êtes pas homme, je le sais, à trahir votre parole.

— Vous avez raison, Ming, dit Morane calmement, je ne suis pas homme à trahir ma parole. Voilà, pourquoi, cette parole, je ne vous la donnerai pas.

L'Ombre Jaune ne broncha pas. Son visage demeura aussi impassible que s'il avait été taillé dans le jade, et ses yeux gardèrent leur fixité de pierre précieuse.

— Vous refusez donc, dit-il.

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Je refuse, fit-il d'une voix ferme. Déjà, à Londres, vous m'avez fait une proposition semblable, et je vous ai aussi répondu par la négative. Mes dispositions à votre égard n'ont pas changé. En acceptant de faire alliance avec vous, j'aurais l'impression de devenir le complice de Satan.

Une fois encore, Ming ne marqua pas la moindre émotion.

— Tant pis, commandant Morane. Puisque vous refusez d'être avec moi, vous ne serez plus contre moi. Vous allez mourir. Non pas d'une mort vulgaire, mais d'une mort choisie à votre mesure...

Nonchalamment, le Mongol se leva et se dirigea vers un meuble bas qu'il ouvrit et dans lequel il fouilla durant un assez long moment. Quand il revint vers Morane, il montrait, dans sa large main gauche ouverte, un pistolet automatique et un

chargeur. Sa dextre postiche enserrait une grosse torche électrique. Il tendit les trois objets à Morane.

— Prenez ceci. J'ai sorti intentionnellement le chargeur de cette arme, afin que vous ne puissiez en faire usage contre moi. Ces caves communiquent avec tout un réseau de galeries faisant partie du Paris souterrain. Je vais vous abandonner dans ces galeries. Mais assurez-vous, vous n'y serez pas seul...

Ming marcha vers le fond de l'étroit caveau, souleva une tenture et tira sur un anneau de fer scellé dans la muraille. Aussitôt, cette muraille tout entière pivota, découvrant une grande ouverture rectangulaire au-delà de laquelle régnait de totales ténèbres.

L'Ombre Jaune désigna l'ouverture à Morane.

— Si vous voulez passer là, dit-il.

Pendant un bref instant, Bob se demanda s'il n'allait pas risquer le tout pour le tout et se précipiter sur son ennemi pour tenter de l'abattre et fuir ensuite. Il devinait cependant que Ming ne s'était pas ainsi livré à lui. Au moindre appel de leur maître, les dacoïts feraient irruption dans le caveau, et Bob tomberait alors sous leurs poignards. Mieux valait donc attendre. Si, comme venait de l'affirmer Ming, ces caves communiquaient réellement avec les galeries du Paris souterrain, il s'arrangerait pour y retrouver son chemin, puisqu'il avait de la lumière. Il fit jouer le contact de la torche électrique et se rendit compte qu'elle fonctionnait effectivement. Se rendant alors à l'invitation de Ming, il franchit l'entrée du passage secret qui, probablement, datait de l'époque des Templiers.

— J'aimerais vous poser une dernière question, commandant Morane, fit Ming qui, lui, était demeuré dans le caveau. Avez-vous déjà visité les îles Andaman ?

Morane secoua la tête négativement. Alors, Ming se mit à rire d'un petit rire bas, grinçant, réellement démoniaque.

— Ainsi, commandant Morane, vous n'êtes jamais allé aux îles Andaman. Eh bien, ce seront les îles Andaman qui viendront à vous !...

L'Ombre Jaune fit un geste et le panneau de maçonnerie reprit sa place, plongeant Bob dans des ténèbres totales.

*

**

À peine Morane s'était-il trouvé seul qu'il avait allumé la puissante torche électrique, don de Monsieur Ming, pour en promener le faisceau autour de lui.

Il se trouvait dans une rotonde grossièrement creusée à même le roc, et qu'aucune maçonnerie ne consolidait. De cette rotonde, plusieurs galeries partaient, en éventail, dans différentes directions.

Bob demeura pendant quelques instants indécis. Il se demandait pourquoi l'Ombre Jaune l'abandonnait ainsi, sans surveillance, avec la possibilité de lui échapper. En effet, ces souterrains, creusés par les ouvriers du Temple pour permettre aux membres de l'Ordre de quitter secrètement l'enclos, devaient mener quelque part. Sans doute étaient-ils, d'une façon ou d'une autre, en communication avec les égouts et le métro, et, avec beaucoup d'obstination et un peu de chance, il devait être possible de trouver une issue. Mais Morane se souvint alors des paroles prononcées par Ming : « Puisque vous refusez d'être avec moi, vous ne serez plus contre moi. Vous allez mourir. *Non pas d'une mort vulgaire, mais d'une mort choisie à votre mesure.* » Et, un peu après : « Je vais vous abandonner dans ces galeries. Mais rassurez-vous, *vous n'y serez pas seul...* » Puis encore, au dernier moment : « Ainsi, commandant Morane, vous n'êtes jamais allé aux îles Andaman. *Eh bien, ce seront les îles Andaman qui viendront à vous !...* »

Bob ne parvenait pas à déterminer ce que les îles Andaman venaient faire là-dedans. Tout ce dont il pouvait être certain, c'était que, sous ces phrases ambiguës, il y avait une menace cachée.

S'asseyant sur un bloc de pierre détaché de la voûte, Bob glissa le chargeur dans la crosse de l'automatique que lui avait remis l'Ombre Jaune.

— De cette façon, murmura-t-il, je me trouverai prêt à me défendre si le besoin s'en fait sentir...

Fouillant l'entrée de chaque galerie du faisceau de sa lampe, Morane s'orienta rapidement. Finalement, il décida de s'enfoncer dans la galerie du centre qui, si elle ne changeait pas de direction par la suite, devait le mener vers la Seine, le long de laquelle il pourrait trouver une issue plus aisément que partout ailleurs. Bob n'ignorait pas, en effet, que le sous-sol de Paris était creusé comme un morceau de gruyère et que carrières, rivières souterraines, catacombes, égouts, tunnels de métro s'enchevêtraient en un réseau compliqué de galeries, de salles, de passages, de canaux, de lacs, de marécages. Labyrinthe à travers lequel, certes, il était bien ardu de trouver son chemin mais qui, Bob le savait également, comportait, du moins dans le centre de la ville, un assez grand nombre d'issues, hasardeuses sans doute, mais qui n'en existaient pas moins. Il y avait les bouches d'égouts, les sorties du métropolitain, les trappes s'ouvrant dans les caves des maisons particulières ou même des édifices publics, comme l'Opéra. Le tout était de repérer une de ces issues. Dans le cas contraire...

Mais Morane, dans la situation où il se trouvait, ne se sentait pas disposé à voir les choses sous l'angle du désespoir. Il avait besoin de toute son énergie, de toute sa confiance en lui-même et en sa bonne étoile pour parvenir à surmonter les épreuves qui l'attendaient.

Il s'était engagé dans la galerie du centre, qu'il suivit sur une distance de plusieurs centaines de mètres. Le sol était uni, la voûte assez élevée pour qu'il pût marcher debout et, la torche électrique donnant une lumière puissante et vive, la progression était aisée. Cependant, Bob marchait depuis un quart d'heure environ, quand il lui sembla que la galerie allait en s'incurvant vers l'ouest, ce qui risquait de l'éloigner sensiblement de la Seine ou, tout au moins, de ne pas l'en rapprocher. Dans l'espoir que, plus loin, la galerie infléchirait à nouveau son parcours, dans la bonne direction cette fois, Bob continua néanmoins à avancer.

Il avait franchi cent ou deux cents nouveaux mètres, quand il éprouva soudain la désagréable impression d'être suivi. Il s'arrêta et l'impression demeura. Mieux même, il ouït derrière lui un léger bruit de pas. Lentement, il se retourna et, à une

cinquantaine de mètres, dans la portion de galerie qu'il venait de traverser, il aperçut six minuscules formes humaines. Il s'agissait de petits hommes, hauts d'un mètre quarante à peine et vêtus de mauvais habits de toile. Leurs faces noires, couronnées de cheveux crépus, accusaient des traits nettement négroïdes : mâchoires prognathes, bouche lippue, nez exagérément épaté. Une expression d'abrutissement féroce marquait en outre ces visages disgraciés. Tels quels, leur station debout mise à part, ces êtres semblaient plus proches de la bête que de l'homme.

Et, soudain, Bob comprit le sens des dernières paroles de l'Ombre Jaune : « Ainsi, commandant Morane, vous n'êtes jamais allé aux îles Andaman. Eh bien, ce seront les îles Andaman qui viendront à vous !... » Ces petits êtres lancés sur sa trace étaient de ces Négritos andamanais que l'on range parmi les hommes les plus primitifs de la planète. Perdus dans les jungles du petit archipel situé à l'écart des grandes lignes de communication, en plein golfe du Bengale, ces êtres vivent encore à l'état de sauvagerie pure, à tel point que, longtemps, on les prit pour des singes.

Bob devina que Ming avait recruté des auxiliaires parmi ces êtres primitifs que leur taille réduite, leur cruauté native rendaient propres à certaines missions. Leur agilité, leur légèreté leur permettaient de se glisser là où des hommes de taille normale n'auraient pu passer, de voler ou de tuer, pour ensuite partir comme ils étaient venus.

Les six Négritos tenaient à la main de longs bâtons. Bob savait cependant que ces bâtons étaient creux et qu'il s'agissait en réalité de sarbacanes destinées à lancer des traits empoisonnés.

— Voilà pourquoi Ming m'a promis une mort à ma mesure. Il me considère comme un rude combattant, et il a voulu me fournir des adversaires dignes de moi.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que Ming avait l'esprit bien tortueux pour imaginer une telle chasse à l'homme, alors qu'il aurait été si simple de le faire tuer, lui Morane, à coups de poignard ou de revolver.

« Peut-être Ming veut-il me laisser une chance d'échapper, et cela sans doute à cause de la vieille dette de reconnaissance qu'il a contracté envers moi. C'est probablement pour cette raison qu'il m'a donné une arme... »

Il tira l'automatique de sa poche et le tint serré dans son poing droit. « Ming doit savoir pourtant que je suis un bon tireur, que ce joujou contient six balles et qu'il a une portée supérieure, bien supérieure même, à celle des sarbacanes. Il me suffira d'ouvrir le feu avant que les Andamanais puissent s'approcher assez près... »

Lentement, les six nains s'avançaient vers lui. Bob braqua l'automatique dans leur direction et cria en anglais, seule langue qu'ils devaient entendre en dehors de la leur :

— Arrêtez, ou je tire !...

Ces paroles roulèrent à travers le souterrain avec un bruit de tonnerre. Les Andamanais s'étaient arrêtés. Ils étaient éclairés en plein par la lumière de la torche et, sur leurs visages sombres, fermés, dans lesquels les yeux brillaient d'une lueur farouche, aucune appréhension ne se lisait. Il était évident que, dans leurs cerveaux frustes, il n'y avait guère place pour la peur.

Lentement, les Négritos reprirent leur progression, dans l'intention probable de parvenir à bonne distance pour souffler leurs traits dans la direction de celui qu'on leur avait désigné comme victime.

Bob Morane savait qu'il était inutile de compter sur la pitié de ces êtres auxquels une vie rude, précaire, avait endurci l'âme. Ming leur avait dit : « Vous allez suivre cet homme et le tuer » — et ils suivraient Morane jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur mission... ou qu'ils soient morts eux-mêmes. Néanmoins, Bob cria à nouveau :

— Arrêtez, ou je tire !...

En vain. Les Andamanais continuèrent à avancer et l'un d'eux, se jugeant sans doute à bonne distance, porta l'embouchure de la sarbacane à ses lèvres. Bob savait que, si la fléchette lui causait la moindre égratignure, c'en serait fait de lui. Le poison agirait rapidement, et il périrait dans d'atroces convulsions. Soigneusement, il visa le Négrito et fit feu. Aucune

détonation ne retentit. Il n'y eut que le claquement du chien retombant à vide.

En un sursaut désespéré, Bob se coula derrière un coude de la muraille, à l'instant précis où le nain gonflait les joues et soufflait. Un trait jaillit de la sarbacane et alla frapper le rocher à l'endroit où Morane se trouvait quelques fractions de seconde plus tôt.

Posant alors la lampe sur le sol, Bob fit jouer la culasse de l'automatique pour éjecter la cartouche défectueuse et la remplacer par une autre. Il visa alors à nouveau son agresseur et pressa la détente. Pour la seconde fois, le chien claquait vainement.

Alors, Morane comprit. Il comprit que toutes les cartouches garnissant le chargeur étaient vides. Tout le temps, Ming avait joué avec lui comme un chat avec une souris et les paroles qu'il avait prononcées en lui tendant l'automatique et son chargeur – « J'ai sorti intentionnellement le chargeur de cette arme, afin que vous ne puissiez en faire usage contre moi » – étaient destinées à le mettre en confiance, faisaient donc partie du jeu.

VIII

« Cette fois, pensa Morane avec amertume, je ne jouis plus de la moindre supériorité sur mes adversaires. Pis, eux sont armés pour me tuer et l'automatique m'est devenu aussi inutile qu'une rapière dans une guerre atomique... »

Naturellement, il lui restait la possibilité de combattre corps à corps. En dépit du nombre de ses adversaires, il aurait des chances, grâce à sa taille, son poids et sa force, de sortir vainqueur de cette lutte. Pour cela cependant, il lui faudrait s'approcher des Négritos et, avant de les avoir atteints, plusieurs dards l'auraient touché. Tout ce qui lui restait donc à faire, c'était fuir, tout en empêchant les Andamanais de le serrer de trop près. Pour cela, il aurait une fois encore recours à son bon vieux talent de lanceur de pierres.

Le sol, sous les pieds de Morane, était tapissé de débris rocheux, dont certains atteignaient la taille du poing. Ce n'étaient pas ceux-là cependant qui intéressaient notre héros car, à cause de leur poids, de leur plus grande résistance aussi au frottement de l'air, il serait peut-être difficile, en les lançant, de leur faire parcourir une distance plus longue que la portée des sarbacanes. Or, il était justement important de forcer les Négritos à demeurer au-delà de cette portée, de façon à ce que leurs traits ne puissent atteindre le fuyard. Bob choisit donc des cailloux de la grosseur d'une noix environ et en bourra ses poches.

Depuis que l'un des leurs avait fait usage de sa sarbacane, les nains n'avaient plus guère bougé de place. Bob lança quelques cailloux dans leur direction afin de les inciter à la prudence. Ensuite, il éteignit la torche et se mit à courir le long de la galerie afin de prendre un peu d'avance. Il ne devait néanmoins pas jouir bien longtemps de l'avantage de la surprise car, bientôt, s'étant arrêté, il entendit derrière lui le bruit des pas de ses poursuivants. Il dut se remettre à courir dans les ténèbres

mais, bientôt, s'étant heurté à la paroi, il lui fallut rallumer la torche. Il se rendit compte alors que les Négritos avaient repris leur poursuite. Voyaient-ils dans le noir ? Bob en doutait, mais il était probable pourtant que leur instinct d'homme de la nature leur permettait, d'une façon ou d'une autre, de s'y diriger.

Après avoir lancé quelques pierres dans la direction des Andamanais afin de les obliger à tenir leurs distances, il se remit à courir. De temps à autre, quand il avait devant lui une portion de galerie parfaitement rectiligne, il fonçait, un bras tendu devant lui, jusqu'à ce que sa main, touchant la paroi, lui indiquât que la galerie faisait un coude. Il allumait alors, s'orientait, lapidait ses poursuivants et repartait, toujours talonné par la peur des traits empoisonnés.

Une telle tactique devait permettre à Bob de prendre un peu d'avance. Tout en fuyant, il pouvait se rendre compte que l'aspect des souterrains changeait. Leur tracé était devenu moins régulier. La hauteur des voûtes variait. Parfois, ces galeries s'élargissaient jusqu'à se transformer en salles assez vastes, à la voûte soutenue par des piliers. Dans certaines salles, ces piliers étaient dissimulés dans la masse rocheuse elle-même ; en d'autres endroits, ils étaient confectionnés artificiellement à l'aide de quartiers de rocs entassés les uns sur les autres. En toute certitude, il devait s'agir à présent de carrières où, dans le passé, les Parisiens extrayaient la pierre nécessaire à la construction de leurs maisons.

Mais Bob Morane se souciait assez peu de détailler la topographie des lieux. Tout ce qui comptait pour lui, c'était fuir afin d'échapper plus vite à ses ennemis. Souvent, dans les bas-fonds, il lui fallait patauger dans des mares d'eau croupie provenant des infiltrations.

Cette poursuite se continua durant un temps difficilement appréciable, car Bob n'avait guère le loisir de consulter sa montre. Moitié éclairé par la torche, moitié dans les ténèbres, il fonçait droit devant lui, se contentant seulement, de temps à autre, de lapider les Andamanais et ne s'arrêtant que pour faire nouvelle provision de projectiles.

Il déboucha dans une galerie rectiligne, mais dont le sol accusait une pente assez forte. Il dévala cette pente à toute

allure, prenant ainsi une avance assez confortable sur ses adversaires. Arrivé au bas de la pente, il dut ralentir son allure afin de ne pas heurter un fragile pilier, fait de pierres superposées, soutenant une voûte en fort mauvais état et prête, semblait-il à s'ébouler.

Au-delà du pilier, la galerie débouchait dans une dépression en forme de cuvette. De l'autre côté de cette cuvette, au sommet d'une pente douce, mie nouvelle galerie, dont l'entrée était en partie bouchée par un gros bloc de calcaire, s'amorçait.

Sa torche allumée, Bob traversa la cuvette à toute allure, gravit la déclivité et, contournant le bloc de calcaire, se glissa dans la nouvelle galerie. Il allait reprendre sa course quand il s'immobilisa brusquement, comme frappé d'une révélation. Ce bloc, qui était de forme arrondie, donc capable de rouler, allait peut-être lui permettre d'échapper à ses poursuivants.

Là-bas, de l'autre côté de la cuvette, les Négritos venaient de faire leur apparition de chaque côté du pilier. De toute sa force, Bob leur lança une demi-douzaine de cailloux. L'un des nains fut touché et ils reculèrent tous dans la galerie afin de se mettre à l'abri.

Quand ils eurent disparu, Morane posa sa lampe sur le sol et, s'accroupissant, appuya son épaule au bloc de rocher et poussa de toutes ses forces. Tout d'abord rien ne bougea, enfin le bloc se déplaça de quelques centimètres puis, Morane ayant intensifié son effort, il se mit à rouler, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, le long de la déclivité, pour aller percuter le pilier, qui céda sous le choc. L'éboulement ne devait rien avoir de bien spectaculaire. La voûte s'affaissa presque sans bruit et les éboulis, en s'agglomérant autour du bloc de rocher, fermèrent complètement l'entrée de la galerie.

Plusieurs mètres cubes de terre et de roc empêchaient maintenant les Négritos de rejoindre Morane, et il était peu probable qu'ils se mettent à déblayer le passage. S'ils le faisaient, cela leur prendrait des heures et, alors, Morane serait loin. Mais ils retourneraient sans doute sur leurs pas, pour aller rendre compte à leur maître de l'échec de leur mission.

Morane se mit à rire.

— Ah ! Ah ! Monsieur l'Ombre Jaune ! fit-il à haute voix. Vous avez cru pouvoir vous jouer ainsi de Bob Morane. Apprenez qu'il possède également plus d'un mauvais tour dans son sac.

Il comprenait pourtant qu'il aurait eu tort de se croire sauvé. Avant de crier définitivement victoire, il lui fallait sortir de ce labyrinthe. Ce fut néanmoins d'un cœur plus léger qu'il reprit sa route.

D'un pas soutenu, sans hâte et essayant de chasser toute anxiété, Bob Morane avait continué à s'enfoncer à travers les méandres du Paris souterrain, il n'était plus question pour lui à présent de s'orienter. Il allait un peu au hasard, espérant trouver tôt ou tard une issue, inspectant sans cesse la voûte dans l'espoir de voir une trappe s'y découper. Souvent, un roulement lui indiquait le passage d'une rame dans un tunnel de métro. Mais ce tunnel était-il proche ou éloigné ? Il lui eût été bien difficile de le dire, car il savait que, sous terre, les bruits se transmettent sur d'assez grandes distances.

La seule crainte qui assaillait Morane était qu'il se perdît dans le dédale de ces cavernes artificielles, car il savait n'avoir désormais plus la moindre mauvaise rencontre à redouter. La torche électrique en avait certainement pour des heures encore à brûler, car elle était d'un modèle puissant. Bien sûr, un moment viendrait où, les piles étant épuisées, elle s'éteindrait. Alors, Bob n'aurait plus, comme ultime ressource, qu'à faire usage de la minuscule lampe de poche, guère plus grosse qu'un briquet, qui ne le quittait jamais. Pourtant, la batterie de cette lampe n'était prévue que pour donner une heure de lumière. Ensuite, ce seraient les ténèbres totales. Les ténèbres et le désespoir... Le désespoir et la folie... La folie et l'épuisement... L'épuisement et la mort...

De toutes ses forces, Bob s'efforçait de ne pas songer à cette fatale issue dont, bientôt, un événement nouveau vint d'ailleurs le distraire. Au fur et à mesure qu'il avançait, les galeries s'élargissaient, se changeant en salles basses au fond desquelles, souvent, la lumière de la torche se perdait. Le sol, lui, était devenu spongieux et, parfois, l'eau montait jusqu'aux genoux de Morane.

Cette dernière circonstance tendait à lui faire croire qu'il se trouvait toujours bien sous le centre de la capitale, car il avait probablement atteint les vastes marais souterrains qui, dus aux infiltrations d'une rivière, également souterraine, la Grande Batelière, stagnaient sous le cœur même de Paris. Comme il était possible, sinon certain que cette rivière communiquait avec les égouts, cela augmentait les chances qu'avait Morane de trouver bientôt une issue.

Les espérances de notre héros ne devaient pas être déçues, car bientôt il déboucha dans un conduit grossièrement maçonné et dont l'installation devait dater assurément de plusieurs siècles. Cela n'avait rien d'étonnant puisque les premiers travaux d'aménagement des égouts parisiens datent de 1370.

Morane se remit donc à avancer avec un courage accru, espérant déboucher à tout moment dans un collecteur moderne. Il marchait maintenant avec de l'eau jusqu'à mi-cuisses, respirant un air de plus en plus nauséabond. Finalement, il parvint dans un conduit assez large, aux parois bétonnées, et il ne douta plus qu'il approchait du but.

« Avant longtemps, songea-t-il, je déboucherai dans un des collecteurs principaux et ne serai plus forcé alors de patauger dans cette gadoue. Il suffira de me hisser sur un trottoir et d'y marcher jusqu'à ce que j'atteigne un quelconque puits de sortie... »

Il venait à peine de remuer ces pensées optimistes, quand il fit une étrange constatation. L'eau dans laquelle il marchait, de calme qu'elle était quelques minutes plus tôt, commençait à être perturbée par un courant assez violent. En même temps, son niveau montait sensiblement.

— Que se passe-t-il ? murmura Bob. Il n'y a pourtant pas la moindre pente...

Le courant devenait de plus en plus violent, et le niveau montait sans cesse. Alors, Morane comprit. Il comprit qu'un orage venait d'éclater au-dehors et que l'eau de pluie envahissait les conduites souterraines. Bientôt, il fut immergé jusqu'à la taille, puis jusqu'à la poitrine, enfin jusqu'au cou. Le courant l'entraîna, le submergea, le forçant à lâcher sa torche d'ailleurs devenue inutilisable. Les ténèbres, autour de lui, se firent

complètes et, quand il tenta de se remettre debout, il s'aperçut qu'il n'avait plus pied. Il se mit alors à nager et, le courant devenant de plus en plus fort, il se sentit emporté dans une nuit totale.

IX

Bob Morane avait été entraîné pendant de longues minutes par le courant impétueux chassant l'eau à travers les collecteurs. Il n'essayait pas de nager, bornant ses efforts à se maintenir à la surface et à éviter les chocs contre les parois. Plusieurs fois déjà, il avait heurté ces dernières, mais heureusement sans se faire grand mal. D'ailleurs, le trajet des canaux souterrains était en général rectiligne, ce qui limitait les risques d'impacts trop brutaux. Seuls, de temps à autre, une de ses épaules, un de ses bras ou une de ses hanches raclaient assez violemment la paroi. À chaque instant, il craignait que sa tête ne portât et qu'assommé, il ne coulât dans l'onde poisseuse et fétide.

Une telle crainte se révéla vaine, car l'averse, au-dehors, ayant cessé, la fureur du courant se calma rapidement. Bob put alors tenter de s'orienter dans ces ténèbres épaisses, terrifiantes, où il se débattait. Tout en continuant à se maintenir d'une main à la surface, de l'autre il tâta la paroi, tandis que le courant continuait à l'emporter, mais à une vitesse beaucoup moindre cependant que tantôt.

À nouveau, de longues minutes s'écoulèrent. Et, soudain, sa main toucha un corps métallique auquel elle s'agrippa. Bientôt, Morane reconnut qu'il s'agissait d'un échelon de fer scellé à la muraille. Son autre main découvrit, un peu plus haut, un second échelon en tout point semblable au premier. Plus haut encore, il y en avait un troisième. Bob put ainsi s'élever d'un mètre cinquante environ le long de la paroi, jusqu'à ce qu'il basculât en avant, sur une surface de ciment plane et sèche, où il demeura étendu à plat ventre, haletant et épuisé, tout le corps secoué de brèves nausées.

Quand il eut recouvré une partie de ses forces, Morane se releva et entreprit d'explorer son refuge. Il se rendit bientôt compte qu'il avait pris pied sur une corniche large d'un mètre cinquante environ et qui longeait le canal souterrain. En levant

le bras, il toucha un faisceau de fils, de tubes et de tuyaux courant le long de la voûte, et il comprit qu'il s'agissait là des câbles téléphoniques et télégraphiques, des tubes pneumatiques, des conduites d'air comprimé et des canalisations d'eau desservant la capitale.

— Il n'y a pas de doute, soliloqua Morane d'une voix satisfaite. Je me trouve dans un collecteur principal. Je ne crois pas me tromper en affirmant que ma délivrance est proche...

Précautionneusement, tâtant à chaque pas le sol de la pointe du pied, frôlant la muraille de la main, il se mit à longer la corniche. Il allait très lentement, et il lui fallut près d'un quart d'heure de progression aveugle avant de toucher une barre d'acier verticale, qui se révéla être l'un des montants d'une échelle. Sur une distance de dix mètres environ, Bob s'éleva le long de cette échelle, jusqu'à ce que sa main, tâtonnant au-dessus de lui, toucha une surface dure, dans laquelle il reconnut une plaque métallique.

Cette fois, Bob comprit que son calvaire touchait à sa fin. Baissant la tête, il appuya les épaules à la plaque et poussa. La plaque se souleva et il n'eut qu'à la faire glisser de côté. Quelques secondes plus tard, il prenait pied à l'air libre, dans une rue où circulaient de rares passants qui, le prenant sans doute pour un employé de voirie, ne prêtèrent nulle attention à lui.

Après avoir replacé la plaque, Morane s'orienta rapidement. Comme il connaissait bien Paris, où il était né, il ne tarda pas à reconnaître qu'il se trouvait quelque part du côté des Halles, et il se dirigea vers un endroit où il savait trouver un stationnement de taxis. Deux voitures y étaient à l'arrêt. Bob s'approcha de la première et s'adressa au chauffeur installé au volant :

— Pouvez-vous me conduire quai Voltaire ? Le taximan hocha la tête.

— Bien sûr que je puis vous y conduire. C'est mon métier de conduire les gens là où ils le désirent...

Il fronça les narines et inspira bruyamment, pour dire encore :

— Mais d'où sortez-vous donc ? On ne peut pas dire que vous sentez le jasmin...

Bob se mit à rire.

— Je suis chimiste, expliqua-t-il, et mon laboratoire travaille à la composition d'un nouveau parfum :

Bouche d'Égout. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Toutes les élégantes s'en serviront la saison prochaine...

Et, sans laisser le temps au chauffeur de s'étonner, il continua :

— Soyez sans crainte. Je vous donnerai un assez gros pourboire pour que vous puissiez désinfecter votre taxi... En route !...

Tout en parlant, Morane avait grimpé à bord de la voiture et claqué la portière derrière lui. Le taximan haussa les épaules et démarra, prouvant ainsi qu'il était plus sensible à l'appât du gain qu'aux odeurs, qu'elles fussent bonnes ou mauvaises.

*

**

Quand Morane pénétra dans son appartement, il fut aussitôt assailli par une sorte d'ouragan dont le centre était formé par une masse tournoyante de cheveux rouges. Des mots jaillissaient, en désordre.

— Commandant !... Vous !... Vivant !... Je savais qu'IL ne vous aurait pas !... Je le leur ai dit... Je le leur ai dit... Je le savais !... Je le savais !...

Bob s'arracha à l'allégresse envahissante de son ami Bill Ballantine.

— Calme-toi, Bill... Calme-toi... Comme tu le vois, je suis toujours vivant, et il n'y a rien d'extraordinaire à cela. À ma connaissance, ce n'est pas la première fois, il s'en faut de beaucoup, que je me tire d'une situation critique. Pas la peine donc d'en faire tout un plat...

Comme l'avait fait tout à l'heure le chauffeur de taxi, l'Ecossais fronça les narines et inspira à plusieurs reprises, à la façon d'un chien de chasse flairant une piste.

— Il n'y a peut-être aucune raison d'en faire tout un plat, commandant, dit-il. Mais, ce dont je m'inquiète, c'est de savoir où vous êtes allé chercher cette odeur. Vous sentez aussi mauvais que toute une équipe d'égoutiers...

— Une équipe d'égoutiers, fit Bob avec un sourire. Jamais comparaison ne m'a paru plus vraie...

Rapidement, il relata à son ami les aventures qui lui étaient survenues au cours de la soirée. Quand il eut terminé, Bill fit la grimace.

— Ainsi, constata-t-il, l'Ombre Jaune est revenue. Elle nous a bernés sur toute la ligne. Quand j'y pense, tout a été trop facile, là-bas, dans les carrières de Dunwick. Ming était seul, sans défense, quand nous sommes parvenus jusqu'à lui. Or, il n'est pas homme à se laisser prendre ainsi au dépourvu. Nous aurions dû nous méfier...

Le géant se tut, pour reprendre presque aussitôt :

— Une drôle d'aventure que vous avez vécue là, commandant ! Se faire poursuivre, sous le sol de Paris, par des pygmées des îles Andaman ! Avouez que c'est là une situation qui ne manque pas de sel.

— Crois-moi, Bill, je n'y ai rien trouvé de bien drôle...

— Je l'imagine aisément. Mais, commandant, mais pourquoi êtes-vous allé, seul, vous fourrer dans ce guêpier ?

— Cela ne serait pas arrivé si tu étais accouru dès la réception de mon télégramme, jeta Morane avec une pointe de mauvaise humeur. Je t'ai attendu le plus longtemps possible. Ensuite, ne te voyant pas venir, j'ai décidé d'agir seul, pour atteindre Ming avant qu'il ne s'envole pour l'Egypte.

— Je me suis arrêté à Londres, expliqua l'Ecossais, afin d'y rencontrer Sir Archibald...

— C'était inutile, Bill, car je l'avais prévenu déjà par téléphone.

— Je ne pouvais le deviner... Sir Archibald m'a d'ailleurs accompagné à Paris, où il s'est mis aussitôt en relation avec la police française. En arrivant ici, voilà deux heures, j'ai trouvé votre message. Vous y indiquez avec précision l'endroit où vous vous étiez rendu, et les policiers sont allés aussitôt cerner le quartier pour y effectuer une rafle de grande envergure. Comme

vous me recommandiez de vous attendre ici, je suis demeuré, persuadé qu'une fois encore vous alliez réussir à vous tirer d'affaire. Je ne vous cache pas cependant que je commençais à trouver le temps long...

Une fébrilité soudaine s'empara de Morane. Il se dirigea vers la salle de bains, en criant :

— Nous allons nous rendre sans retard dans le quartier du Temple. Le temps de faire un peu de toilette !... Peut-être la police a-t-elle réussi à prendre Ming dans ses filets...

X

Quand, après avoir récupéré la Jaguar de Morane au passage, les deux amis atteignirent le quartier du Temple, une grande animation, insolite à cette heure de la nuit, y régnait. Des cars de police barraient les rues et des gardiens de la paix contenaient les badauds.

Bob, suivi par Bill Ballantine, s'approcha d'un brigadier.

— Je suis le commandant Morane, dit-il. Puis-je vous demander de me conduire auprès de vos chefs ?

Le brigadier eut un sursaut de surprise.

— Le commandant Morane ! s'exclama-t-il. Est-ce vous que l'on recherche depuis près de deux heures ?

— C'est bien moi, répondit Bob avec un sourire amusé. Comme vous le voyez, vous avez eu tort de vous donner tant de mal...

— Veuillez me suivre, déclara le policier. Morane et l'Ecossais lui emboîtèrent le pas, et tous trois parvinrent bientôt dans la rue que Bob connaissait bien et où s'ouvrait le repaire de Ming.

Les deux amis, précédés de leur guide, empruntèrent le chemin parcouru précédemment déjà par Morane, pour accéder à la vaste salle souterraine où se tenait quelques heures plus tôt cette assemblée, présidée par Monsieur Ming, et que Bob avait troublée de la façon que l'on sait.

Pour l'instant, une nouvelle assemblée se tenait dans cette salle, mais elle était fort différente de la première. Tout d'abord, parmi les enquêteurs, Bob reconnut Sir Archibald Baywatter, et aussi une autre de ses vieilles connaissances, le commissaire Ferret, de la Sûreté française. Les deux policiers marquèrent un grand soulagement quand ils acquirent la certitude que Morane était bien vivant, soulagement que de vigoureuses poignées de main soulignèrent aussitôt.

Le commissaire Ferret désigna à Morane un groupe d'individus massés dans un coin, sous la garde d'une douzaine de gardiens de la paix armés de mitrailleuses.

— L'Ombre Jaune est-elle parmi ces hommes ? interrogea le policier.

Bob s'approcha des prisonniers et les dévisagea un à un. Il reconnut sans peine plusieurs des inconnus aperçus lors de sa précédente visite du repaire mais, nulle part, il ne devait découvrir Ming, ni aucun de ses dacoïts. Il revint vers ses compagnons en secouant la tête.

— Non, fit-il, l'Ombre Jaune n'est pas parmi eux... Il se tourna vers le commissaire et demanda :

— Avez-vous bien fait tout fouiller ici ?

Ferret eut un signe affirmatif.

— Ces caveaux ont été passés au peigne fin. Du moins tous les endroits auxquels il nous a été possible d'avoir accès...

Morane demeura pensif et fit la moue. Il savait certes que le commissaire Ferret et ses hommes n'avaient rien laissé au hasard. Pourtant, il était payé pour savoir que ces souterrains étaient riches en passages dérobés, chambres secrètes et issues savamment camouflées.

— Il n'y a pas à douter que Monsieur Ming, surpris par votre arrivée, se soit enfui, suivi de ses fanatiques, par quelque chemin connu de lui seul. Quant à ceux-ci — Bob désignait les prisonniers — il a dû les laisser sur place, considérant qu'ils ne risquaient rien. Après tout, nous vivons dans un pays libre, et il n'est pas interdit de se réunir, même dans une cave. Ces gens vous affirmeront peut-être faire partie de la confrérie des chasseurs de rats. Or, comme chacun sait, les rats cela se trouve justement dans les caves... En attendant, Ming et ses dacoïts continuent à courir, et ce pour le plus grand malheur de l'humanité. Peut-être sont-ils déjà en route pour l'Egypte...

Après s'être interrompu, Bob demanda à l'adresse de Ferret :

— N'a-t-on découvert aucun papier, aucun document capable de nous fournir un indice sur les raisons poussant Ming à gagner les bords du Nil ?

L'homme de la Sûreté secoua la tête.

— Non, commandant Morane, aucun papier, aucun document. Seulement ces hommes...

— Vous oubliez les graines, commissaire, glissa Sir Archibald.

— Les graines ? s'étonna Morane. De quelles graines voulez-vous parler ?

— Celles que nous avons trouvées dans le petit caveau meublé qui, sans doute, servait de logement à Ming. Oh, il n'y en a pas beaucoup !...

Tout en parlant, Ferret tirait un petit paquet de papier brun de sa poche. Il l'ouvrit et l'inclina au-dessus de sa main. Des graines en tombèrent. Bob se pencha et les considéra longuement, mais sans rien y trouver d'anormal. Pour lui, il s'agissait là de graines comme toutes les autres.

— À votre avis, de quelle plante peut-il s'agir ? interrogea-t-il à l'adresse de Ferret.

— Sans doute une plante ornementale quelconque, répondit le policier qui, à ses heures perdues, cultivait un petit jardin en banlieue. Mais vous dire laquelle...

— Il serait intéressant de le savoir, fit Bob. Ces graines doivent être soumises sans retard à l'expertise d'un botaniste qualifié...

— Croyez-vous réellement que cela puisse avoir une telle importance ? demanda Ferret en considérant avec un intérêt accru les graines déposées au creux de sa paume.

— Si vous connaissiez l'Ombre Jaune comme nous la connaissons, commissaire, déclara Morane d'une voix sentencieuse, vous sauriez que tout ce qui la concerne a de l'importance...

En lui-même, Bob se demandait cependant si les graines en question avaient quelque chose à voir avec les plans de Ming. Peut-être, après tout, ce dernier, comme beaucoup d'hommes, aimait-il les fleurs et avait-il la nostalgie d'un petit jardin d'agrément ? « De toute façon, songea Bob, ce ne doit pas être pour y cultiver des fleurs que Monsieur Ming est parti pour l'Egypte, il nous faut absolument savoir ce qu'il veut y faire afin de pouvoir contrecarrer ses plans, s'il en est temps encore... »

Pourtant, Bob Morane se demandait comment ces graines inconnues allaient, d'une façon ou d'une autre, lui révéler le secret de cette énigme concernant les desseins de l'Ombre Jaune. Ah ! si seulement il pouvait parvenir à Contacter Miss Tania Orloff ! Mais la jeune fille était aussi énigmatique que son terrible parent. Elle apparaissait au moment où l'on s'y attendait le moins, pour ensuite disparaître sans laisser de traces. Chaque fois qu'il pensait à la jolie métisse, Bob avait l'impression d'avoir une sylphide pour alliée.

*
* *

Les deux jours qui suivirent se passèrent dans l'attente. Les hommes arrêtés dans le repaire souterrain du quartier du Temple, habilement cuisinés par la police, avaient fini par avouer que Ming les avait chargés de missions diverses. Petit à petit, chacun dans un secteur différent, comme le Mongol l'avait révélé à Morane, ils devaient contribuer à saper, tant moralement que physiquement, la résistance de la population. Pour les forcer à agir ainsi, l'Ombre Jaune les avait terrorisés, les menaçant des pires châtiments, des pires supplices s'ils refusaient de collaborer avec lui. Afin de leur prouver qu'il ne plaisantait pas, Ming leur avait donné quelques exemples de ces châtiments et de ces supplices, et ces hommes, pour la plupart des individus tarés, des repris de justice ou des criminels en rupture de ban, avaient trouvé plus sage de se soumettre.

Pourtant, bien que les plans destructeurs de l'Ombre Jaune fussent ainsi partiellement conjurés, Ming lui-même continuait à courir. Les autorités avaient été alertées, à travers toute la France, pour que l'on tentât de mettre la main sur lui avant qu'il n'eût quitté le territoire. D'autre part, la Sûreté égyptienne avait été prévenue, et cela bien que l'on doutât de l'utilité de ces précautions.

En attendant que ces différentes mesures aient obtenu un résultat quelconque, Bob Morane et Bill Ballantine avaient demandé des visas égyptiens, qu'ils avaient obtenu en quelques heures à peine grâce à un ami que Bob comptait parmi les

membres du consulat. Morane espérait recevoir des nouvelles de Miss Orloff et obtenir d'elle des renseignements qui lui permettraient de se lancer sur les traces du Mongol. Pourtant, la jeune métisse ne semblait pas devoir donner signe de vie.

La fin de l'après-midi du second jour touchait à sa fin, et Bill Ballantine et Bob étaient assis dans le salon-bureau de l'appartement du quai Voltaire, à échafauder des plans qui, tous, se révélaient plus absurdes les uns que les autres. Bob jouait avec ce petit masque d'argent, au front gravé de caractères mystérieux, que Ming lui avait remis jadis et qui, une fois déjà, lui avait sauvé la vie³, quand le téléphone sonna. Morane décrocha. C'était le commissaire Ferret.

— Du nouveau, commissaire ? interrogea aussitôt Bob.

— Du nouveau, oui, répondit le policier. Pour commencer, on croit avoir retrouvé la trace de l'Ombre Jaune. La nuit dernière, sur une plage des landes, un avion inconnu a atterri, pour décoller presque aussitôt après avoir embarqué une dizaine de passagers. Des boy-scouts en marche de nuit ont pu assister, sans se faire remarquer, à l'embarquement. La lune étant levée, ils purent se rendre compte que ces passagers avaient tous un type étranger fort accentué. La description qu'ils ont faite de l'un d'eux correspond point par point à celle de Monsieur Ming. L'appareil s'est dirigé vers le sud-est...

— Vers le sud-est, fit Morane en écho, donc vers l'Egypte. L'Ombre Jaune a bien quitté la France, voilà un point acquis. Bien sûr, cela ne nous avance pas à grand-chose. Et les graines, vous ont-elles livré leur secret ?

— Je les ai soumises à l'expertise d'un botaniste, comme vous me l'aviez demandé. Ce sont des graines *d'Eichhornia crassipes*, autrement dit de Jacinthes d'eau. Une plante ornementale, comme je l'avais pensé...

Au nom de « Jacinthes d'eau », Morane avait tressailli légèrement.

— Parfait, commissaire, se contenta-t-il de dire.

Si vous aviez du nouveau, auriez-vous la gentillesse de m'en avertir ?

³ Voir *La Couronne de Golconde*. Marabout Junior n°142.

— Naturellement, commandant Morane. Sir Archibald Baywatter m'a même recommandé de m'assurer votre collaboration. Nul mieux que vous, assure-t-il, ne connaît l'Ombre Jaune.

Bob eut un ricanement léger.

— Nul mieux que moi ne connaît l'Ombre Jaune, en effet, dit-il. Mais cela ne me rend pas très fier, croyez-le bien... Au revoir, commissaire...

Morane raccrocha. Il demeura un instant pensif, puis il murmura :

— Des Jacinthes d'eau. L'Egypte... Le Nil... Cela ne m'étonnerait pas outre mesure si Ming ne préparaît pas encore là un de ses tours dignes de Satan...

— Un de ses tours ?... Avec des Jacinthes d'eau ? interrogea Bill. À quoi pensez-vous exactement, commandant ?

— Je te répondrai quand je serai revenu de Bruxelles où je dois rencontrer un de mes bons amis, zoologiste, le Dr Packart, fit Morane.

— Bruxelles ! s'exclama l'Ecossais. Vous voulez partir à Bruxelles, comme ça, tout à coup ?

Bob Morane se leva.

— Oui, Bill, comme ça, tout à coup. Je vais même prendre la route immédiatement. Demain matin, je verrai le Dr Packart et, dans la soirée, je serai de retour. Reste ici, au cas où Tania Orloff se manifesterait. Si tu désires me contactes d'urgence, il te suffira de m'appeler par téléphone à l'hôtel « Albert I^{er} », à Bruxelles...

Tout en parlant, Morane faisait sauter dans le creux de sa main le petit masque d'argent qu'il n'avait pas lâché. Instinctivement, il le glissa dans la poche de poitrine de sa veste, sous la pochette. Ensuite, il se dirigea vers sa chambre pour s'y préparer une valise. Une demi-heure plus tard, au volant de sa Jaguar, il filait vers la porte de La Villette, afin d'y prendre la route de Bruxelles.

XI

À Bruxelles, le lendemain, Bob ne put rencontrer le Dr Packart le matin, comme il l'avait espéré, mais l'après-midi seulement. Le zoologiste reçut le Français dans son vaste cabinet de travail du Muséum d'Histoire Naturelle. C'était un géant à la chevelure sombre et bouclée, toujours un peu en désordre. Il possédait cette allure franche et décidée, cette maîtrise de soi doublée d'une discrète bonhomie qui est l'apanage des êtres voyant la vie en face, avec intelligence et lucidité.

Le Dr Packart tendit à son visiteur une large main, que Bob serra, et il lui désigna un siège en face de lui, de l'autre côté du grand bureau de bois poli, aussi large qu'une plaine de manœuvres, ou presque.

Quand Morane se fut assis, le zoologiste prit aussitôt la parole.

— Ainsi, mon cher Bob, dit-il, vous êtes venu spécialement à Bruxelles pour me rencontrer. Voilà une circonstance à laquelle je suis très sensible. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, croyez que je me ferai un plaisir de vous rendre service... Bob sourit.

— Je savais ne pas devoir m'attendre à moins de vous, cher ami...

Et, aussitôt, il entra dans le vif du sujet.

— Il y a quelques mois, commença-t-il, lors de notre dernière rencontre, vous m'avez parlé de la Jacinthe d'eau et des ravages qu'elle occasionne aux États-Unis et au Congo en entravant la navigation, en envahissant les pêcheries, en empêchant toute vie aquatique de se développer...

Le Dr Packart avait hoché la tête.

— Je me souviens en effet de vous avoir parlé de cela, mais je ne pense pas que vous ayez fait le voyage de Paris à Bruxelles seulement pour m'entretenir de la Jacinthe d'eau.

— C'est au contraire pour cette raison, et pour aucune autre que je suis venu, répondit Bob. Avant de vous en étonner, laissez-moi vous raconter une histoire...

Par le détail, Morane relata alors à son hôte ses derniers démêlés avec Monsieur Ming. Quand il eut terminé, Packart demeura un long moment silencieux, comme s'il se recueillait.

— Je comprends où vous voulez en venir, Bob, dit-il. Vous supposez que votre Monsieur Ming aurait l'intention, en implantant la Jacinthe d'eau le long de la vallée du Nil, de paralyser toute l'économie égyptienne et de réduire à la famine un peuple qui, vous ne l'ignorez certainement pas, dépend entièrement des crues du fleuve, crues qui, seules, permettent l'irrigation et la fertilisation des terres riveraines...

— Réduire à la famine le peuple égyptien tout entier ? interrogea Morane. Cela pourrait réellement présenter une telle gravité ?

— En ce qui concerne l'Egypte, ce danger est réel, car les jacinthes, en obstruant l'entrée des canaux d'irrigation, empêcheraient ceux-ci de remplir leur fonction. En outre, elles bloqueraient les barrages, couperaient la route aux vapeurs et empêcheraient la faune des rivières de se développer. Je le répète, ce serait là une catastrophe pour l'Egypte, la misère, la famine pour des millions d'hommes. Ceci n'est d'ailleurs pas une vaine menace, car la colonisation des rives du Nil par *Eichhornia crassipes* a déjà commencé, et elle s'étend avec une telle rapidité que l'on peut se demander SI ELLE N'EST PAS PROVOQUÉE DANS DES INTENTIONS CRIMINELLES. Il y a trois ans à peine, la jacinthe n'était pas présente dans le Haut-Nil, ou Nil Blanc. Deux ans après, elle l'avait envahi tout entier et elle a aujourd'hui atteint les abords du barrage de Jebel Aubia, près de Khartoum. Cela représente une progression de quelque deux mille kilomètres en trois années à peine. Admettez maintenant que l'Ombre Jaune ait décidé d'accélérer la progression du fléau en transportant des plants *d'Eichhornia* beaucoup plus bas sur le fleuve, aux environs de la première cataracte par exemple. Ce serait une catastrophe. Les terribles plantes envahiraient tout le Bas-Nil, y amenant la famine à brève échéance.

Packart se tut, se frotta le dos de la main gauche de la paume de sa main droite ouverte, puis il reprit :

— Naturellement, nous possédons des moyens de lutte contre une telle invasion. L'écrasement, la dissécation ou l'immersion des plantes se sont révélés efficaces mais assez onéreux. Quant à la calcination à l'aide de lance-flammes, elle n'a obtenu que des résultats momentanés, les jacinthes repoussant après l'opération. Les hormones, elles, se révèlèrent plus efficaces, mais on se heurta à des difficultés de dosages, ces dosages devant être différents suivant la température, l'insolation, la pluviosité, la nature du sol, l'état physiologique des plantes à détruire ; autant de facteurs qui influent sur la virulence du produit... Pourtant, une nouvelle découverte semble devoir, à brève échéance, donner à l'homme une possibilité de combattre, plus efficacement qu'il n'a été fait jusqu'ici, cet insidieux et redoutable fléau. Nous avons en effet remarqué qu'un acarien minuscule, le *Tetranychus telarius*, attaquait et détruisait rapidement les plantes *d'Eichhornia crassipes* cultivées dans les aquariums d'élevage de nos laboratoires. Ces petits arachnides percent les cellules de la plante avec leurs trompes et en sucent le protoplasme. Les tissus du limbe sont ainsi détruits par ces piqûres répétées et ces lésions privent la plante de la chlorophylle nécessaire à sa vie. Les feuilles se nécrosent alors et périssent. Dès que cette destruction est accomplie, les acariens passent à d'autres feuilles, à d'autres plantes, et les attaquent de la même façon. On peut donc considérer que l'on possède aujourd'hui une arme biologique efficace contre la Jacinthe d'eau, arme que l'on pourrait d'ailleurs perfectionner en sélectionnant un virus qui, transporté par les acariens, serait transmis à la plante ; celle-ci se verrait ainsi attaquée, en même temps, de deux façons différentes. On a songé également à créer une race de *Tetranychus* géants en les soumettant à des radiations qui les rendraient tétraploïdes, ce qui veut dire que le nombre de leurs chromosomes serait multiplié par quatre. Cela aurait tout naturellement pour résultat d'augmenter considérablement la taille des acariens. Cette transformation se faisant au niveau des chromosomes, le gigantisme ainsi acquis deviendrait

héritaire. On assisterait donc à une véritable mutation... Et le Dr Packart conclut :

— Comme vous pouvez vous en rendre compte, si votre Monsieur Ming a le pouvoir de déclencher un fléau sur l'Egypte, nous avons de notre côté celui de conjurer ce fléau avant même qu'il ait atteint des proportions vraiment sérieuses.

— Puis-je vous demander, interrogea Bob, si, au cas où mes craintes se révélaient exactes, vous pourriez communiquer vos découvertes au gouvernement égyptien afin qu'il fasse aussitôt le nécessaire pour prévenir la menace ?

— Cela va de soi, fit le zoologiste. Si Ming agit comme vous le pensez, c'est là un véritable crime contre l'humanité qu'il s'apprête à commettre, et ses desseins doivent à tout prix être contrecarrés. Nos découvertes au sujet de l'action du *Tetranychus* sur la Jacinthe d'eau n'ont d'ailleurs rien de secret, et nous sommes prêts à les communiquer au gouvernement égyptien dès que vous aurez des certitudes en ce qui concerne les plans de Ming...

L'entretien était terminé. Bob Morane prit donc congé du Dr Packart en lui promettant de l'avertir dès qu'il aurait des nouvelles, quelles qu'elles fussent...

Quand Bob eut quitté le Muséum, il ne rentra pas directement à son hôtel. Comme le soir tombait, il alla prendre l'apéritif dans un grand café de la porte Louise, pour dîner ensuite dans un restaurant chinois situé à proximité. Vers neuf heures du soir, il regagna l'*« Albert I^{er} »* afin de goûter un sommeil réparateur pour, le lendemain, dès l'aube, reprendre la route de Paris.

À peine cependant avait-il pénétré dans le hall de l'hôtel que l'employé au téléphone le héla discrètement :

— Monsieur Morane !... Monsieur Morane !... Bob s'approcha et, aussitôt le standardiste lui dit :

— On vous a téléphoné à plusieurs reprises de Paris au cours de l'après-midi. On a demandé que, dès votre retour, vous rappeliez ce numéro...

En parlant, l'employé tendait à son interlocuteur un carré de papier sur lequel était inscrit un numéro de téléphone. Bob

reconnut aussitôt le sien. Il rendit le papier au téléphoniste, en disant :

— Passez-moi ce numéro dans ma chambre, dans cinq minutes...

Cinq minutes plus tard, Morane, assis sur son lit, était mis en communication avec Paris. Immédiatement, il reconnut la voix de Bill Ballantine :

— Allô... C'est vous, commandant ?

— C'est moi, Bill. Du nouveau ?

— Oui... Ce midi, j'ai reçu le coup de fil que vous attendiez. De Miss Orloff. Quand elle a su que vous étiez à Bruxelles, elle a affirmé vouloir vous y rejoindre sans retard, car elle avait de graves révélations à vous faire. Elle m'a demandé le nom de l'hôtel où vous étiez descendu, mais je me suis méfié, et je n'ai rien voulu lui dire. Elle m'a alors déclaré qu'elle partait immédiatement pour Bruxelles et qu'elle y descendrait à l'hôtel « Métropole ». Elle m'a également demandé de vous communiquer ce renseignement par téléphone, pour que vous vous mettiez aussitôt en rapport avec elle...

— L'hôtel « Métropole », fit Bob. Je connais... Ce n'est pas bien loin d'ici, à quelques centaines de mètres à peine. Je vais m'y rendre aussitôt...

— Soyez prudent, commandant, conseilla l'Ecossais. Après tout, nous ne pouvons être certains que cette charmante demoiselle ne joue pas un double jeu. À plusieurs reprises, certes, elle vous a indiqué la façon d'atteindre l'Ombre Jaune mais, chaque fois aussi, Ming semblait vous attendre...

— Je sais, Bill, je sais, mais ce n'est pas Miss Orloff qu'il faut accuser de cela. N'oublie pas que Monsieur Ming n'est pas n'importe qui et qu'il ne se laisse pas surprendre aisément. N'oublie pas non plus que c'est grâce à Miss Orloff que nous avons pu sauver jadis notre ami Jack Star des griffes de l'Ombre Jaune...

— Tenez-vous malgré tout sur vos gardes, commandant...

Bob se mit à rire.

— Sois tranquille, mère poule, jeta-t-il à l'adresse de son ami, je serai aussi prudent qu'un funambule franchissant les chutes

du Niagara sur son fil de fer. Je te rappellerai d'ailleurs dès que j'aurai vu Miss Orloff, pour te rassurer...

Sur ces paroles, Bob raccrocha. Quittant à nouveau sa chambre, il gagna alors la rue, traversa la place Rogier et se mit à marcher le long du boulevard Adolphe Max, en direction de la place de Brouckère, où s'élevait l'hôtel « Métropole ».

XII

Miss Tania Orloff était bien descendue à l'hôtel « Métropole ». Quand Bob se fit annoncer par le portier, la jeune fille demanda de faire monter aussitôt le visiteur. Quand elle reçut Bob, elle portait un tailleur de voyage. Visiblement, elle était demeurée dans son appartement, à y tourner en rond dans l'attente d'un coup de téléphone qui ne venait pas. Elle accueillit Morane avec un plaisir évident, comme si son arrivée était pour elle une délivrance.

— Je n'espérais plus votre visite, Bob, fit-elle d'une voix un peu haletante, en refermant la porte de l'étroit salon.

— Je viens seulement d'être averti que vous désiriez me voir, expliqua Morane. J'ai été absent de mon hôtel durant tout l'après-midi et une partie de la soirée... Il paraît que vous avez quelque chose d'urgent à me communiquer...

La jeune fille eut un signe affirmatif.

— Oui, dit-elle, quelque chose de très urgent même. Si vous voulez vous asseoir...

Bob se laissa tomber dans un fauteuil et Miss Tania s'assit en face de lui.

— Voilà, commença-t-elle. Vous n'ignorez pas que mon oncle est parti pour l'Egypte. Mais ce que vous ignorez peut-être, ce sont ses desseins...

— Ce n'est pas certain, glissa Bob. Je crois bien avoir ma petite idée là-dessus. Mais continuez quand même...

— Mon oncle, expliqua Tania, a depuis plusieurs années conçu le projet de ruiner l'économie des pays riverains du Nil, et en particulier de l'Egypte, en perturbant le système de crues du fleuve. Pour cela, il a déjà implanté la Jacinthe d'eau sur le Nil Blanc. Mais la propagation ne se faisant pas assez vite à son gré, il se propose maintenant de porter le fléau plus bas sur le fleuve en procédant à des ensemencements tout le long des rives à partir de la première cataracte jusqu'au delta.

— C'est bien ce que je pensais, fit Bob. La jeune fille eut un léger haut-le-corps.

— Comment avez-vous pu deviner ? interrogea-t-elle.

— En perquisitionnant dans les souterrains du quartier du Temple, répondit Morane, nous avons découvert un petit paquet de graines, qui se sont révélées être des semences de jacinthe. J'avais déjà entendu parler des dommages causés par cette plante, et il me fut relativement aisé de faire un rapprochement entre lesdites semences et le départ de Ming pour l'Egypte. Une entrevue que je viens d'avoir avec un savant de mes amis a fortifié encore ces suppositions, que vous venez de changer en certitudes absolues... De la tête, Tania Orloff approuva.

— Vous avez deviné juste, Bob. Naturellement, certains détails vous échappent encore. Les équipes chargées par mon oncle de disséminer les semences tout le long des rives du Nil sont en place depuis un certain temps déjà. C'est pour une dernière vérification que mon oncle a gagné l'Egypte. De là, il regagnera son repaire de Haute-Birmanie où il préparera sa nouvelle offensive contre le monde civilisé. Dans ce repaire, il jouira d'une sécurité quasi totale. Si vous voulez le mettre définitivement hors d'état de nuire, il faudra donc le rejoindre en Egypte, avant qu'il ne gagne la Birmanie, c'est-à-dire avant trois jours...

Morane fit la grimace.

— Trois jours... C'est court...

Soudain, son visage s'éclaira. Il venait de se souvenir qu'il possédait déjà un visa égyptien et que son passeport se trouvait là, dans sa poche. Il se félicita d'avoir, dans l'attente d'un départ imminent pour l'Egypte, pris, ainsi que Bill, cette sage précaution.

— Qui sait, fit-il, peut-être parviendrai-je à m'en tirer. Le tout est de savoir quand il y a un avion pour Le Caire.

— Demain matin, répondit la jeune fille. Bob se mit à rire.

— On peut appeler ça un coup de veine ! fit-il joyeusement. Reste à savoir jusqu'où je devrai courir pour atteindre Ming. Naturellement, Tania, vous devez aussi avoir votre petite idée là-dessus...

— Naturellement, dit la jeune métisse avec un hochement de tête affirmatif. Mon oncle se trouve sur une île de la première cataracte, non loin d'Assouan...

— Assouan... fit Morane en écho. À vue de nez, il doit y avoir un millier de kilomètres du Caire à cette ville. Une journée de train ou de voiture. Il me restera tout un jour pour parvenir jusqu'à Ming et...

— ...le tuer, acheva Tania Orloff. Si le courage ne m'en avait manqué je l'aurais fait moi-même, mais c'est mon oncle, mon Bienfaiteur — sur ce mot, la voix de la jeune fille n'avait plus été qu'un souffle — et je me sens frappée d'impuissance devant lui...

Sa voix prit soudain une dureté inflexible, et elle continua :

— Pourtant, il faut qu'il périsse ! Vous m'entendez, Bob, il faut qu'il périsse. Il faut l'empêcher de commettre de nouveaux forfaits...

— L'empêcher, c'est vite dit, fit remarquer Bob, mais Ming est difficile à prendre en défaut. À deux reprises déjà, nous avons ainsi tenté de le frapper. La première fois, en Ecosse, il s'est joué de nous, et, la seconde, si j'ai réussi à l'approcher, ce fut pour me faire coincer piteusement. N'en doutons pas : l'Ombre Jaune est un gros morceau à avaler. Je suis payé pour le savoir...

Une véhémence soudaine s'empara de Tania.

— Vous seul pouvez le vaincre, Bob. Vous seul... Et vous le savez...

— Je n'en sais rien du tout, au contraire. Quoi qu'il en soit, il va falloir encore que j'attaque le monstre dans son repaire...

Malgré lui, Morane ne pouvait s'empêcher de remarquer l'étrange conduite de cette jeune fille qui le poussait à un acte qu'elle-même n'osait commettre. Pourtant, Tania Orloff était la nièce de Monsieur Ming, et Bob comprenait que, en dépit de la certitude qu'elle avait de la scélératesse de son oncle, elle ne pouvait se résoudre à agir directement contre lui, et cela malgré toute la répugnance qu'elle éprouvait à se savoir, bien malgré elle et par la force des choses, sa complice. Morane, au contraire, se sentait un peu comme un soldat à la guerre. Un soldat qui avait plus qu'un pays à défendre, l'humanité tout entière...

— Il me reste à vous demander des renseignements précis, de façon à ce que je puisse atteindre Ming sans trop de recherches, et aussi à appeler les bureaux de la Sabena pour me faire réserver une place – s'il y en a encore de libres – dans l'avion de demain...

Tania s'empara de son sac à main, posé sur une table basse, en disant :

— Cette dernière précaution sera inutile. Votre place est retenue déjà. Je m'en suis occupée dès mon arrivée à Bruxelles...

Tout en parlant, elle tendait à son interlocuteur un carnet de passage avion. Bob y jeta un coup d'œil, puis il le glissa dans la poche intérieure de sa veste, en disant :

— Je vois que vous avez pensé à tout, Tania. Maintenant, écoutons ces renseignements...

Tania Orloff avait parlé assez longuement, répondant en outre avec précision aux questions que Bob lui posait. Le repaire de l'Ombre Jaune était situé sur une des îles rocheuses de la première cataracte et, pour y parvenir, il fallait traverser une zone marécageuse constituée par un affaissement de la rive, légèrement en aval des rapides. Quand on avait franchi cette zone, on accédait à une sorte de ressaut rocheux, d'où un pont suspendu permettait d'atteindre un premier îlot. Par un second pont, on pouvait atteindre une deuxième île rocheuse où s'élevait une habitation depuis longtemps abandonnée et qui servait provisoirement de refuge à Ming.

— Naturellement, s'enquit encore Morane, votre oncle doit être bien gardé.

Tania eut un signe de tête affirmatif.

— Des dacoïts, comme d'habitude, et aussi quelques étrangleurs thugs...

— Bref, des gens qui n'ont pas l'habitude de plaisanter. Mais j'ai déjà eu affaire à eux, et je m'arrangerai bien pour leur échapper... Plus d'autres renseignements à me communiquer ?

— Non, mais prenez ceci. C'est un plan vous indiquant de façon précise le chemin à suivre pour parvenir au refuge de mon oncle, avec une description détaillée des lieux...

La jeune fille tendit une enveloppe à Morane. Celui-ci la prit, l'ouvrit et en tira un papier plié en quatre. Il le déplia et y jeta un coup d'œil rapide, mais attentif. Au bout d'un moment, il replia la feuille, la replaça dans l'enveloppe et empocha le tout.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, dit-il, mais que devrais-je faire si je devais vous retrouver pour une raison ou pour une autre ?

Comme la jeune fille ne répondait pas, indécise semblait-il, il demanda à nouveau :

— Quel journal lisez-vous habituellement ?

— Le *Times* de Londres...

— Le *Times*, parfait... Au cas où je voudrais vous revoir, j'y ferai insérer l'annonce suivante, sous la rubrique « Maisons à vendre » : *Villa des Courants d'Air à échanger contre manoir écossais du XIV^e siècle. Fantômes s'abstenir.* Cela sera suivi d'un numéro de téléphone.

Tania Orloff se mit à rire.

— Villa des Courants d'Air à échanger contre manoir écossais du XIV^e siècle. Fantômes s'abstenir. Je me rappellerai. Avec une formule aussi fantaisiste, on ne risque pas de méprise...

Lentement, comme à regret, Bob se leva.

— Eh bien ! petite fille, dit-il, il va falloir que je vous quitte. Il est tard déjà et j'ai encore quelques coups de téléphone à donner avant de me coucher. J'ai besoin de repos, car les prochaines journées vont sans doute être particulièrement chargées...

À son tour, Tania s'était levée. Elle s'approcha de Morane et, se dressant sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue en disant :

— Le Ciel vous protège, Bob !

— Merci pour votre souhait, Tania. J'aurai en effet besoin de protection avant longtemps...

Après avoir quitté la jeune fille, Morane regagna directement l'hôtel « Albert I^{er} ». En dépit de l'heure tardive, il téléphona à un ami belge afin que celui-ci prît soin de sa voiture. Ensuite, il demanda son propre numéro à Paris.

Ce fut Bill qui lui répondit.

— Avez-vous vu Miss Orloff, commandant ? s'enquit aussitôt l'Ecossais.

— Je l'ai vue et je lui ai parlé, répondit Bob. Elle m'a une fois encore donné le moyen de retrouver Ming en Egypte. Il n'y reste plus que trois jours, avant de se retirer dans son repaire de Haute-Birmanie. Voilà pourquoi il faut faire vite. Demain matin, je prends, de Bruxelles, l'avion pour Le Caire. Tu as ton visa. Je viens de consulter les horaires d'Air France. Il y a un avion qui s'envole de Paris demain après-midi. En débarquant au Caire, viens aussitôt me retrouver à l'hôtel « Kassed Keir ». Je partirai après-demain matin, en voiture, pour Assouan. Si tu n'es pas venu me rejoindre, je te laisserai des instructions à l'hôtel... Il faut absolument que, cette fois, nous ayons Ming, avant qu'il ne déclenche quelque nouveau fléau sur le monde...

— D'accord, commandant. Je ferai l'impossible pour arriver à temps au rendez-vous. Sinon, promettez-moi de ne pas agir seul...

— Je ne puis rien te promettre de ce genre, Bill, tu le sais bien. Si nous manquons Ming cette fois, il ira se terrer dans les montagnes inexplorées de Birmanie et nous n'aurons peut-être plus, avant longtemps, l'occasion de le regarder dans le blanc des yeux. Quant à aller le débusquer dans son repaire birman, c'est bernique...

— C'est vous qui, d'habitude, prenez les décisions, commandant. Dire que nous avons toujours eu à nous en féliciter serait exagéré. Bien souvent même, vous nous avez mis dans de fameux pétrins mais, enfin, grâce à vous aussi, nous nous en sommes toujours tirés sans trop de mal. À présent cependant, il en va autrement. Vous savez par expérience que Monsieur Ming...

— Tu prêches dans le désert, Bill, coupa Morane. Si tu as peur, retourne chauffer tes pantoufles écossaises et...

Cette fois, ce fut Ballantine qui interrompit son ami. Dans sa voix, il y eut un accent de sourde hostilité.

— Vous savez bien que je n'ai pas peur, commandant. Je serai à temps au rendez-vous, même si je dois me faire coller une paire de petites ailes personnelles sur le dos.

Morane se mit à rire.

— Je n'ai jamais douté de toi, Bill, et tu le sais parfaitement bien. Maintenant, je vais te quitter, car il me faut me lever dès potron-minet. À bientôt...

— À bientôt, commandant. Et n'oubliez pas que la prudence est mère de la porcelaine...

XIII

Après avoir survolé l'est de la France, la Suisse, l'Italie, la Crête, l'avion avait atteint la côte africaine à la verticale d'Alexandrie, pour descendre ensuite progressivement au-dessus des riches plaines à riz du delta, et se poser enfin sur l'aéroport international, non loin d'Héliopolis, cette banlieue moderne du Caire, construite au début du siècle par un Belge milliardaire et entreprenant.

Une heure plus tard, les formalités douanières et consulaires accomplies, Morane roulait, à bord d'un taxi, à travers la capitale égyptienne, pour atteindre le Nil à hauteur du pont Kasr El Nil, à proximité duquel se dressait le luxueux hôtel « Sémiramis », dont l'hôtel « Kassed Keir » était une dépendance. Cet hôtel « Kassed Keir » n'était pas autre chose qu'un ancien yacht royal qui, amarré, avait été transformé en une résidence comportant cinquante-deux chambres, un restaurant, un salon de thé et un bar.

Quand Bob fut installé dans une confortable cabine prenant vue, par un large hublot, sur la rive gauche du fleuve, il fit un rapide plan de campagne. Avant de quitter Bruxelles, il avait eu le temps de contacter le Dr Packart afin que les renseignements concernant la lutte contre la Jacinthe d'eau fussent aussitôt transmis au gouvernement égyptien. Tout ce qui lui restait donc à faire, c'était de trouver un moyen de gagner au plus vite les environs d'Assouan. D'après les informations obtenues à l'aérodrome, il n'y avait un avion que toutes les semaines, et le dernier avait décollé deux jours plus tôt. Il ne pouvait donc être question d'attendre le suivant. Restait le train, qui partait à l'aube et couvrait la distance Le Caire-Assouan en quinze heures. Bob aurait donc atteint la première cataracte le lendemain soir et serait à pied d'œuvre au matin du troisième jour, juste à temps donc pour agir contre Ming. Restait maintenant à attendre Bill.

Comme le soir tombait et qu'il voulait prendre quelques heures de repos avant de se mettre en route, Morane passa aux derniers préparatifs. Il gagna l'hôtel « Sémiramis » et, dans une des boutiques qui y étaient installées, il acheta un complet de shantung destiné à remplacer celui qu'il portait et qui se révélait trop chaud pour le climat égyptien. Il regagna alors sa chambre-cabine, où il vérifia soigneusement l'automatique qui ne l'avait pas quitté depuis ses derniers démêlés avec l'Ombre Jaune. Ensuite, Bob se dévêtit et entreprit de vider ses poches une à une, pour en glisser au fur et à mesure le contenu dans celles du complet de shantung. Quand il arriva à la poche de poitrine, il récupéra le petit masque d'argent qu'il y avait mis, on s'en souviendra, avant de quitter Paris. Longuement, Morane considéra le bibelot, puis il sourit et murmura :

— Une fois déjà, tu m'as sauvé la vie. Continueras-tu encore à me porter chance ?...

Certes, Bob ne croyait pas trop à la vertu des talismans, mais il eût trouvé savoureux que l'emblème de Ming l'aidât — il se demandait bien comment — à vaincre ce dernier. Il déposa le petit masque dans la poche de poitrine du veston de shantung, se dit que, s'il ne pouvait l'aider, il ne pouvait davantage lui nuire.

Après avoir terminé ces préparatifs, Bob se coucha. Préalablement, il avait demandé à la réception qu'on le prévînt quand Bill arriverait, et aussi qu'on le réveillât à temps pour qu'il puisse prendre le train d'Assouan, à l'aube.

Le lendemain cependant, au moment de quitter l'hôtel, Bob n'avait toujours pas aperçu son ami. Supposant que Bill avait été retardé, il lui laissa un message auquel il eut soin de joindre un double du plan de Miss Orloff. Il remit le tout à la réception, sous une enveloppe fermée portant le nom de Ballantine. Une demi-heure plus tard, le train Diesel l'emportait vers le Sud.

Tout d'abord, ce fut Guizeh, avec le panorama grandiose des pyramides et de la nécropole memphite tout entière se détachant dans la lumière d'or pâle du jour nouveau. Ensuite, interminablement, le train longea le Nil, avec son décor de chadoufs et de norias pompant l'eau bienfaisante et la transvasant dans les étroits canaux serpentant à travers les

cultures, ses palmiers immobiles, découpés dans le zinc, comme au théâtre, semblait-il, ses embarcations aux voiles triangulaires fendant paisiblement le courant.

Ce fut El-Ouasta, Assiout, Oasis Jonction, Louxor... En dépit du confort de son compartiment de première classe, climatisé à souhait, Bob ne pouvait s'empêcher de trouver le temps long, et cela malgré les admirables paysages qui se déroulaient devant ses yeux. Son but l'absorbait tout entier et, au fur et à mesure que l'on approchait d'Assouan, il sentait l'impatience, et aussi l'inquiétude, le gagner chaque seconde davantage.

Quand Assouan fut en vue, à la tombée du soir, le spectacle devint à ce point féerique que Bob, en dépit de ses préoccupations, fut sur le point d'en oublier l'Ombre Jaune et ses dacoïts. À sa droite, éclaboussée d'or rouge par le soleil couchant, s'étendait la belle nappe du fleuve, avec la silhouette irréelle de l'île Éléphantine plantée au beau milieu du courant. Au-delà, la ville d'Assouan s'étageait en amphithéâtre sur son socle de granit.

À Assouan, Bob commença par chercher un endroit où il pourrait louer une voiture pour le lendemain et, quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il gagna aussitôt le « Cataract-Hôtel », sans songer un seul instant, contrairement à ses habitudes, à visiter la ville qui, pourtant, avec son labyrinthe de rues étroites, sa population bigarrée, son bazar animé et coloré, ses maisons aux murs nus et aux portes closes et aux linteaux décorés de formes géométriques, méritait qu'on lui consacrât plus d'attention.

Mais Morane avait bien d'autres choses en tête, une peur latente l'occupait à la pensée de ce qui l'attendait le lendemain. L'hôtel était bâti au sud de la cité, sur un promontoire rocheux surplombant le fleuve, et à plusieurs reprises, ce soir-là, notre héros se surprit à creuser la nuit du regard, en direction des cataractes proches, comme pour y découvrir un signe du destin.

*

**

La vieille Buick que Bob Morane avait louée quitta la ville aux premières lueurs de l'aube et se mit à rouler parallèlement au fleuve, en direction du barrage dont le mur imposant, haut de quarante et un mètres, troué d'énormes portes de fer, coupait le fleuve sur toute sa largeur.

Ce n'était cependant pas le barrage lui-même qui intéressait Bob, mais cette suite de rapides bouillonnants qui s'échelonnaient en aval. L'eau, rendue plus furieuse encore par les prodromes de la crue, se précipitait en de multiples bras entre des rochers dont l'ensemble formait un petit archipel d'îlots granitiques parmi lesquels on distinguait l'île de Seheil, qui supportait un petit village et les restes de deux temples, datant l'un du règne d'Aménophis II, l'autre de celui de Philopator.

Ayant quitté la route, Morane arrêta la voiture à un endroit, non loin de la sortie des rapides et où la berge, affaissée se creusait en une cuvette peu profonde, au fond marécageux et où poussait toute une floraison aquatique de nymphéacées, de roseaux, de sagittaires, parmi lesquels on distinguait déjà quelques colonies de jacinthes. Cette zone marécageuse, qui s'étendait sur une superficie d'un kilomètre carré environ, ne communiquait avec le fleuve lui-même que par une série d'étroits chenaux creusés par la nature dans une sorte de ressaut rocheux endiguant partiellement le courant. Au-delà de ce ressaut, on distinguait deux îlots, reliés à la berge par de fragiles ponts de bois sous lesquels l'eau, resserrée entre des falaises à pic, se précipitait en grondant. Sur le second îlot, une maison en partie ruinée était construite.

Bob avait arrêté la voiture à l'abri d'un bouquet de sycomores. Ayant mis pied à terre, il s'avança entre les arbres et, tapis contre un tronc, inspecta les alentours. Un coup d'œil au plan que lui avait donné Tania Orlof l'ancra dans la certitude d'avoir bien atteint le but de son expédition.

— Reste maintenant à découvrir Ming, murmura-t-il.

Pendant un moment, il regretta de ne pas avoir emporté des jumelles, qui lui auraient permis d'inspecter les deux îlots. « Du ressaut, songea-t-il, je serai aux premières loges pour espionner à mon aise... » Il tira son automatique et l'enveloppa dans un

petit sac de matière plastique destiné à le protéger de l'humidité.

Il allait gagner la rive du marécage, quand il s'immobilisa soudain. Là-bas, plusieurs pirogues – trois exactement – qu'il n'avait pas aperçues tout d'abord, glissaient entre les plantes aquatiques. Chacune de ces pirogues était montée par un homme armé d'une gaffe et qui semblait inspecter les alentours avec attention. Avec trop d'attention même au goût de Morane. « M'étonnerait pas outre mesure s'il s'agissait là des anges gardiens de l'Ombre Jaune, songea-t-il. » Il sourit et murmura :

— Pourtant, je connais le moyen de passer, malgré leur présence. Un petit tour d'escamotage, et tout sera dit...

À plat ventre, il se coula jusqu'au marécage et, à l'aide de son canif, coupa une tige de roseau. Toujours rampant, il regagna alors l'abri des sycomores. Là, il tailla son roseau en un tronçon long de cinquante centimètres environ. Avec un bout de fil de fer trouvé dans le coffre de la voiture, il entreprit alors de percer les cloisons nodales de la tige afin d'obtenir un tube creux sur toute sa longueur.

Embouchant le roseau, Morane y souffla comme dans une sarbacane, puis il aspira. Quand il se rendit compte que l'air passait librement, il sourit à nouveau.

— Me voilà équipé pour entamer la première partie de mon programme, dit-il à mi-voix.

Après s'être assuré que son automatique se trouvait toujours bien où il l'avait placé, dans la poche intérieure de sa veste, enveloppé dans l'étui de plastique, il rampa à nouveau jusqu'au marécage et là, étendu entre les roseaux, surveilla les pirogues. Les hommes qui les montaient ne semblaient pas vouloir se rendre d'un point précis à un autre, car les embarcations sillonnaient l'étendue palustre un peu au hasard, sans jamais toucher les rives.

« On dirait qu'ils patrouillent, pensa Morane, tout à fait comme s'ils avaient pour mission d'empêcher quiconque d'atteindre le ressaut. » Les premiers rayons de soleil passant, à

l'est, par-dessus les *gebel*,⁴ firent soudain briller les lames des longs poignards que les piroguiers portaient dans leurs ceintures. Cette fois, Bob ne douta plus qu'il s'agissait là de dacoïts chargés de protéger l'Ombre Jaune.

« Ming doit donc bien se trouver sur l'îlot, comme me l'a affirmé Tania, songea-t-il. À mon tour de jouer... »

Accroupi, il se glissa parmi les roseaux puis dans l'eau, tenant dans sa main droite le tube de roseau creusé. Il attendit que les pirogues fussent éloignées de l'endroit où il se trouvait avant de se décider à progresser davantage, la tête seule émergeant à la surface du marais.

⁴ GEBEL : montagne, en arabe. C'est l'équivalent égyptien du mot syrien DJEBEL. En réalité c'est le même mot, mais dont seule la prononciation diffère. Généralement d'ailleurs, seule la prononciation distingue ainsi les différents dialectes arabes.

XIV

Après une demi-heure d'une avance lente, précautionneuse, Morane était parvenu au centre du marais. Il s'était coiffé de feuilles de lotus afin de pouvoir, ainsi camouflé, passer plus sûrement inaperçu. À tout bout de champ, il s'immobilisait à l'abri d'une touffe de plantes aquatiques et demeurait ainsi durant de longues minutes, à surveiller les évolutions des pirogues. Ensuite, il repartait, toujours à demi accroupi, le menton au ras de l'eau.

Il avait parcouru de cette façon un peu plus de la moitié de la distance le séparant du ressaut, quand il s'immobilisa une nouvelle fois, car les pirogues convergeaient vers lui.

Pendant un moment, l'angoisse l'occupa. « M'auraient-ils aperçu ? » se demanda-t-il. Pourtant, il se détrompa rapidement, car les piroguiers ne semblaient pas regarder spécialement de son côté. Bob ne doutait pas cependant que, quand ils seraient tout près, ils le découvriraient, et cela en dépit de son camouflage.

« C'est le moment de voir si mon scaphandre de fortune fonctionne bien », songea Morane. Il emboucha l'extrémité du tube de roseau, qu'il n'avait pas lâché, et s'accroupit tout à fait, plongeant la tête sous l'eau, tandis que, de sa main libre, il s'accrochait aux herbes du fond pour s'empêcher de remonter. Il avait le visage levé vers la surface et l'extrémité du tube de roseau émergeait. Alors, Bob aspira doucement. L'air lui parvint. Une petite bouffée, mais suffisante pour qu'il pût respirer. Il expira, aspira à nouveau, avec le même succès.

Les yeux grands ouverts, il tentait de percer le brouillard verdâtre, où se jouaient des formes imprécises, au milieu duquel il était plongé. Et, soudain, le miroir trouble, au-dessus de lui, fut brisé par trois corps effilés qui s'approchaient lentement : les pirogues. Bob respira plus doucement afin d'éviter que le bruit de l'air aspiré dans le roseau ne trahît sa présence. Les dacoïts

pouvaient évidemment l'apercevoir à travers l'eau, mais celle-ci n'était cependant pas parfaitement claire et, en outre, la végétation, assez touffue, devait dissimuler en partie le plongeur. Il était probable d'ailleurs que les piroguiers, occupés à observer les alentours, ne songeaient pas à regarder sous l'eau. Dans le cas contraire, s'ils repéraient Morane, celui-ci, incapable de faire usage de son pistolet, inutilisable pour le moment, serait impuissant à se défendre contre les poignards.

Pourtant, les craintes de Bob se révélèrent superflues, car les pirogues glissèrent au-dessus de lui sans s'arrêter. Il attendit durant quelques minutes, puis il se décida à faire surface. Regardant prudemment en direction des embarcations, il vit qu'elles s'éloignaient vers l'autre extrémité du marécage.

Quand il eut retrouvé son souffle, Bob reprit son avance de bête amphibie, et il lui fallut une nouvelle demi-heure environ avant d'atteindre le ressaut, à hauteur d'un chenal étroit faisant communiquer le fleuve avec le marécage.

En raison de la proximité des rapides, de violents remous agitaient l'eau du chenal, mais Morane s'y glissa néanmoins car, une fois là, il ne pouvait plus être aperçu des piroguiers.

Durant un moment, Bob barbota parmi les remous, faillit perdre pied, s'accrocha au rocher et, finalement, se hissa sur un entablement où il s'assit le plus confortablement possible. Il tira alors l'automatique de sa poche et entreprit de le débarrasser de son enveloppe de plastique. Il venait à peine d'achever ce petit travail quand, tout à coup, il eut la sensation d'une présence derrière lui. Il n'eut pas le temps de réagir. Une bande de toile, lancée par-derrière et maintenue par deux mains solides, s'abattit sur son cou. La surprise lui fit lâcher l'automatique, qui tomba à l'eau.

Pourtant, au moment où le garrot s'abattait, Morane avait eu le réflexe de baisser la tête et la bande de toile, au lieu de lui serrer la gorge, se referma sur son menton.

Le premier moment de stupeur passé, Bob s'était ressaisi. Pivotant sur lui-même de gauche à droite, puis de droite à gauche, il frappa en arrière à l'aide des coudes. Un gémissement de douleur lui apprit que son adversaire était touché. Le garrot se desserra.

Alors, Bob redoubla. À nouveau, il frappa son antagoniste et l'étreinte se relâcha davantage encore. Morane put alors se tourner tout à fait pour apercevoir, à cinquante centimètres de son visage à peine, une face grimaçante, à la peau sombre. Sans attendre que l'homme ait repris son souffle, Bob, du poing droit, le frappa à la mâchoire. L'autre bascula dans le chenal et, saisi aussitôt par les remous, coula, pour être entraîné aussitôt vers le fleuve.

Durant un instant, Morane demeura haletant, le bas des jambes baignant dans l'eau. Ses regards tombèrent sur le garrot, que son adversaire avait lâché et qui était demeuré sur l'entablement. C'était une bande de tissu terminée par une corde formant boucle.

— Un *rhumal*, murmura Morane. Le scélérat à qui je viens d'avoir affaire était un thug...

Ce n'était pas la première fois que Bob avait maille à partir avec ces étrangleurs hindous, adorateurs de la déesse Kâli et dont la secte, jadis dispersée par les Anglais, avait repris récemment un regain d'activité. Bob avait vaincu les thugs une fois déjà⁵, mais il était possible que l'Ombre Jaune les eût regroupés à son propre usage.

La perte de l'automatique chagrinait beaucoup Morane. Désarmé, il voyait diminuer ses chances de vaincre Ming. Pas une seule seconde cependant, il ne songea à reculer. Il s'était en effet assigné une mission précise, et il ne s'en retournerait pas avant de l'avoir menée à bien. À moins, bien entendu, qu'il n'échouât et, dans ce cas...

Après s'être accordé quelques minutes de repos, Bob se mit à grimper lentement le long du ressaut. Il en atteignit le sommet et, couché à plat ventre sur l'étroite plate-forme rocheuse, il inspecta les deux îlots. Comme le ressaut lui-même, ils étaient couverts d'une maigre végétation de plantes épineuses, de figuiers et de jacarandas, et paraissaient déserts. La maison bâtie sur le second rocher semblait avoir beaucoup souffert mais les ponts, eux, étaient en bon état. En trop bon état même si l'on considérait qu'ils desservaient deux îlots inhabités.

⁵ Voir *La Marque de Kâli*. Marabout Junior n°14.

Lentement, Bob se mit à ramper vers le premier pont. Il allait l'atteindre, quand il s'immobilisa soudain, à l'abri d'un figuier de barbarie. Jaillissant de derrière un bouquet de jacarandas, un homme venait d'apparaître sur le premier îlot. Maigre, il montrait un crâne rasé, un visage farouche et sombre. Il portait une tunique courte, serrée à la taille, et des pantalons étroits. Dans sa ceinture était passé un long poignard à lame brillante.

Tout de suite, Bob avait reconnu un dacoït.

*

**

Toute l'attention de Bob Morane se concentrat maintenant sur le nouveau venu. Ce dernier s'était mis à marcher de long en large, inspectant avec soin les alentours. Pour parvenir sur le second îlot, Bob devait tout d'abord mettre hors de combat ce nouvel adversaire. Mais comment ?... Comment, surtout, parvenir jusqu'à lui ? Il y avait tout le pont à traverser, et Morane ne pourrait assurément y parvenir sans attirer l'attention du dacoït.

Avec insistance, Bob étudiait la façon dont était construit le pont. Celui-ci était fait de planches suspendues sur quatre cordes, deux au-dessus, deux en dessous. Et Morane comprit que c'était sous le plancher qu'il devait passer, en s'accrochant à l'une des cordes inférieures. De cette manière, il ne pourrait être aperçu de l'îlot. Bien sûr, il y avait le risque, s'il lâchait prise, de se voir précipité dans les flots bouillonnants du rapide.

Lentement, Bob se mit à ramper vers l'extrême bord du ressaut. Profitant du camouflage naturel que lui offrait une frange d'herbes folles, il engagea son buste au-dessus du vide et empoigna à pleines mains la corde de soutènement la plus proche. Quand il fut sûr de sa prise, il se laissa glisser tout à fait et demeura suspendu au-dessus du vide. Alors, lentement, avançant une main après l'autre, il se mit à progresser le long de la corde. Sous lui, il entendait les grondements du rapide. Qu'une faiblesse le saisît, qu'il lâchât prise et il tomberait, pour

être happé aussitôt par les tourbillons, lancé contre les rochers, fracassé...

Il tint bon cependant et atteignit l'îlot sans dommage. Un rétablissement, et il se retrouva à plat ventre dans la broussaille. Le dacoït avait disparu. Mais il reparut pourtant presque aussitôt, à cinq mètres à peine de Morane, auquel il tournait le dos. Un bond, et le Français fut sur lui. Du tranchant de la main, il frappa la sentinelle à la base du crâne et elle s'écroula, inconsciente. Rapidement, Bob se pencha vers elle et lui subtilisa son poignard. Comme le dacoït était hors de combat pour un bon bout de temps, Bob ne s'en soucia guère davantage. Quand sa victime reviendrait à elle, il serait déjà parvenu jusqu'à Monsieur Ming, ou aurait échoué...

Se glissant à travers les bouquets de plantes épineuses, Morane se mit en devoir de traverser l'îlot. À tout instant, il s'attendait à tomber sur quelque nouveau dacoït ou thug, mais il n'en fut rien, et il parvint sans encombre à l'entrée du second pont. Avant de s'y engager cependant, il se tapit dans un repli de terrain pour surveiller la maison. Près de celle-ci rien ne bougeait, comme si réellement aucun être humain ne se trouvait sur l'îlot.

Instinctivement, Bob porta la main au côté gauche de sa poitrine pour caresser, à travers le fin tissu de sa poche, le petit masque d'argent.

— Si tu pouvais une fois encore me porter chance ! murmura-t-il. Si tu pouvais faire en sorte que Ming soit là !

Il se mit à rire silencieusement. Voilà qu'il s'abandonnait à la superstition à présent. Comme si ce petit masque d'argent, qu'il fût originaire du Tibet ou non, pouvait influer sur le cours des événements ? Ming devait être là quelque part, sinon pourquoi les îlots auraient-ils été ainsi gardés ?

Et, soudain, Morane se raidit. Un homme venait de sortir de la maison et, la tête levée, comme cherchant quelque chose dans le ciel, s'avancait vers le pont. Aussitôt, Bob reconnut les vêtements de clercyman, le visage de lune et le crâne rasé.

— Ming ! balbutia-t-il. C'est Ming !

L'Ombre Jaune s'était engagée sur le pont, regardant toujours le ciel, et Bob ne tarda pas à découvrir ce qu'elle y

fixait. Très haut, point minuscule mais grossissant cependant sans cesse, un hélicoptère tournoyait.

Monsieur Ming se trouvait maintenant au milieu du pont, et l'hélicoptère grossissait toujours. Alors, Bob comprit. C'était ce jour-là que le Mongol devait quitter l'Egypte pour la Birmanie, et cet hélicoptère devait sans doute, d'ici quelques minutes, le conduire à quelque terrain d'atterrissement secret, situé plus à l'est, dans le désert, et où un avion devait venir le prendre.

L'Ombre Jaune ne se trouvait plus maintenant qu'à une quinzaine de mètres de Morane, au milieu du pont et, occupé à surveiller l'hélicoptère, tournait le dos à son adversaire.

« C'est le moment où jamais », pensa Bob. Quelques bonds, et il serait sur Ming, le frapperait du poignard pris au dacoït. Le bruit de ses pas serait couvert par les grondements du rapide et le vrombissement de l'hélicoptère.

Mû comme par un ressort, Morane se dressa soudain et bondit vers le pont. Dans son poing droit, il serrait le manche du poignard. Il s'engagea sur le pont, visant le dos noir de Ming, sa nuque épaisse. Déjà, il n'était plus qu'à quelques mètres du Mongol quand, soudain, dominant tous les autres bruits, une sonnette se mit à tintinnabuler violemment. Le son venait de dessous les pieds de Morane, et ce dernier comprit que, sans le savoir, il venait de fouler une planche truquée, qu'il suffisait de toucher pour qu'aussitôt cette sonnette se mette en branle. Alors seulement, mais un peu tard, Bob se souvint que Ming ne se laissait jamais prendre en défaut et que, même lorsqu'il semblait avoir perdu la partie, il sortait quelque nouveau tour de son sac à malice.

L'Ombre Jaune s'était retournée d'une pièce. Elle faisait face maintenant à Morane et dans sa main droite – sa main postiche, dont elle se servait avec une habileté consommée – il y avait un revolver de gros calibre au canon court.

Tout autre que Ming eût témoigné de la surprise en apercevant Morane, mais le terrible Mongol possédait une telle maîtrise sur lui-même que pas un seul trait de sa face olivâtre ne bougea, à part ses lèvres, qui laissèrent tomber ces mots :

— Commandant Morane ! Encore vous !... Décidément, vous serez toujours là au moment où je m'y attends le moins. Je vais

finir par vous croire sorcier. Si vous voulez mon avis, vous devenez de plus en plus encombrant... et dangereux.

Monsieur Ming haussa la voix pour dominer les vrombissements de l'hélicoptère, vrombissements qui se faisaient de plus en plus intenses.

— Trop dangereux, continua-t-il. Beaucoup trop dangereux à mon goût... Jusqu'à présent, je vous ai toujours laissé une chance de m'échapper, et cela autant par respect pour un adversaire valeureux que par goût du jeu. Je ne pouvais oublier non plus qu'il n'y a guère vous m'aviez sauvé la vie...

Le Mongol secoua la tête, comme s'il remuait un regret au fond de son esprit.

— Et dire, commandant Morane, continua-t-il, que j'eusse aimé vous avoir à mes côtés dans la lutte que je mène contre la civilisation occidentale !... Hélas, vous avez toujours repoussé mes offres d'alliance !...

Bob trouvait superflu de répondre. Bien qu'il fît tout pour éviter les regards de l'Ombre Jaune, il se trouvait subjugué malgré lui par les terribles yeux d'ambre liquide. Quelque chose lui disait que, cette fois, Ming ne lui laisserait aucune possibilité de s'en tirer. Or, armé de son seul poignard, que pouvait-il faire, à plusieurs mètres de distance, contre ce revolver braqué sur lui. Tenter de fuir ? Plusieurs balles le frapperait avant même qu'il n'ait atteint l'extrémité du pont. Bondir par-dessus le garde-fou auquel il se trouvait maintenant adossé ? Sous lui, c'était le rapide avec ses tourbillons, ses flots fracassants...

Dans le ciel, l'hélicoptère s'était immobilisé au-dessus de l'îlot, comme si son pilote prenait plaisir à assister à la scène qui se déroulait là.

À nouveau, l'Ombre Jaune avait secoué la tête.

— Cette fois, dit-elle encore, je ne me sens plus décidé à vous faire quartier. Je ne veux plus courir de nouveaux risques...

Dans lénorme main postiche, le revolver tremblait légèrement, ce qui indiquait que Ming n'allait plus tarder à faire feu, et le canon de l'arme était braqué sur la poitrine de Morane.

Faisant un effort surhumain de volonté, Bob réussit à s'arracher à l'emprise de son ennemi, dans l'intention de jouer

le tout pour le tout, de se précipiter sur Ming pour tenter de le frapper avant qu'il n'ait eu le temps de faire usage de son arme.

Le Mongol dut cependant deviner ce dessein car, avant même que Bob pût esquisser un seul geste, il cria, pour dominer le bruit des rapides et le ronflement des pales de l'hélicoptère :

— Inutile, commandant Morane ! Cette fois, je ne vous laisserai aucune chance de vous en sortir vivant...

L'index de la main artificielle se crispa soudain sur la détente du revolver qui tressauta légèrement. Ce fut à peine si Bob entendit la détonation, mais il ressentit une grande douleur au côté gauche de la poitrine. Il eut l'impression qu'un corps énorme lui fouillait la chair, lui brisait les os, et il comprit qu'il venait d'être frappé d'une balle en plein cœur. Ce fut tout juste s'il pût porter la main à sa blessure ; l'impact du lourd projectile l'avait projeté en arrière, contre le garde-fou, par-dessus lequel il bascula. Sous lui, le rapide précipitait ses eaux entre deux murailles verticales. Aussitôt, ce gouffre aspira Morane. Un gouffre auquel vint se superposer un autre gouffre, noir et insondable celui-là, qui semblait avoir la profondeur de l'éternité.

XV

Une dizaine de jours après les événements que nous venons de relater, une Jaguar de sport verte – celle de Bill Ballantine – gravissait allègrement, en vrombissant, une route sinueuse des monts Grampians, dans le centre de l’Ecosse. Bill était au volant, et son Visage rougeaud exprimait une tristesse infinie. Parfois, il crispait les mâchoires et un observateur averti aurait pu se rendre compte qu’il retenait ses larmes.

Avant de préciser ce que le géant faisait là, sur cette route déserte, serpentant entre des montagnes sauvages, il nous faut revenir un peu en arrière dans le temps.

On se souviendra que Bill Ballantine devait retrouver Morane à l’hôtel « Kassed Keir », au Caire. Si l’Ecossais n’était pas arrivé à temps au rendez-vous, c’était à cause d’un retard de son avion, qui avait dû faire une halte prolongée à Borne pour permettre aux mécaniciens de réparer une avarie à l’un de ses moteurs. C’était donc au début de l’après-midi seulement que Bill s’était présenté à l’hôtel « Kassed Keir », où il avait été mis en possession du message de Morane. Aussitôt, il s’était mis en quête d’un moyen de rejoindre son ami. Hélas, plus de train avant plusieurs heures, ni d’avions avant plusieurs jours ! Restait la route... Il finit par trouver à louer une Dodge d’un modèle assez récent, puis, le plein une fois fait, il se lança sur la chaussée longeant le Nil. Durant toute la nuit, il avait roulé à tombeau ouvert, pour atteindre Assouan aux premiers rayons du soleil, donc peu après que Bob eut lui-même quitté la ville.

Comme les renseignements communiqués par Morane dans son message étaient fort précis en ce qui concernait la situation du refuge de l’Ombre Jaune, Bill poussa aussitôt en direction des rapides. Hélas ! le sort devait continuer à l’accabler. À peine avait-il couvert quelques kilomètres qu’il creva, pour se rendre compte alors que le coffre arrière de la Dodge ne contenait pas de roue de rechange. Il décida alors de continuer à pied mais,

avant, il voulut reconnaître les lieux. À Paris, il avait jugé bon d'emporter une puissante paire de jumelles, grossissant douze fois, appartenant à Morane. Nanti de cet instrument, il gagna donc un endroit de la rive du fleuve d'où il avait vue sur ces deux îlots où l'Ombre Jaune s'était installé un refuge provisoire.

À l'aide des jumelles, Ballantine avait pu alors assister à toute la scène. Bob s'approchant, le poignard levé, de Monsieur Ming, puis ce dernier le tenant sous la menace de son revolver. Il avait vu son ami frappé par la balle, porter la main à son cœur, pour être ensuite précipité dans les flots bouillonnants du rapide. En proie à un désespoir douloureux, Bill avait tenté de repérer le corps de Morane parmi les remous, mais en vain. Alors, tandis que, là-bas, l'hélicoptère, emportant l'Ombre Jaune, bondissait dans le ciel, Bill s'était mis à courir le long de la rive, en hurlant, en brandissant les poings, jusqu'à ce qu'il s'écroulât sur le sol, épuisé à la fois par la fatigue et la douleur.

Les jours qui suivirent devaient être passés à rechercher le corps de Morane. À cet effet, Bill avait engagé une équipe d'indigènes, mais toutes les investigations devaient se révéler inutiles : le Nil ne rendit pas sa proie.

Petit à petit, au cours de ces journées, un plan de vengeance s'était formé dans l'esprit de l'Ecossais. Puisque Bob Morane, son ami, presque son frère, était mort, il ne lui restait plus qu'à faire payer cher ce crime à l'Ombre Jaune. Bill se souvenait que Ming, d'après les renseignements fournis par Bob lors de son dernier coup de téléphone, devait se retirer dans son repaire de Haute-Birmanie. Mais où se trouvait exactement ce repaire ? Bill l'ignorait, et le territoire birman était fort vaste. Autant valait chercher une aiguille dans une botte de foin.

C'est alors que Ballantine pensa à Jack Star.

Jack Star était le seul Européen à avoir atteint le quartier général de l'Ombre Jaune, situé non loin de la frontière indo-birmane, et à en être revenu. Dès le retour de Star à Londres cependant, Ming avait tenté de supprimer ce témoin gênant et, seule, l'intervention de Bob Morane et de Bill Ballantine avait empêché ce nouveau forfait. Par la suite, Jack Star, qui n'avait jamais cru réellement, lui, à la mort de l'Ombre Jaune, s'était retiré, sous une fausse identité, dans une maison perdue au

coeur des monts Crampians, où il vivait dans la crainte perpétuelle d'être retrouvé par le redoutable Mongol.

Seuls, Bob Morane, Bill Ballantine et Sir Archibald Baywatter, le chef de Scotland Yard, connaissaient la retraite de Jack Star, et Bill avait décidé d'aller visiter celui-ci afin qu'il lui indiquât la situation précise du quartier général de Monsieur Ming.

C'est ainsi que, dix jours environ après les événements qui devaient, comme on le sait, avoir une conclusion funeste pour Morane, nous retrouvons le fidèle Bill Ballantine sur cette route déserte des Grampians.

*

**

À un tournant de la route, une maison d'aspect imposant, située légèrement en retrait de la voie carrossable, s'offrit aux regards du conducteur. Elle était bâtie en pierres du pays, flanquée de deux tourelles et, avec son toit d'ardoises et ses fenêtres aux carreaux plombés, elle offrait une apparence moyenâgeuse cadrant bien avec la sauvage grandeur du paysage environnant.

Bill fit tourner la Jaguar dans un chemin de terre battue, amorça un demi-virage et arrêta la voiture devant un jardinet bien entretenu et aux allées couvertes de fin gravier. Quelque part derrière la maison, un chien aboya en tirant sur sa chaîne. Après avoir mis pied à terre, l'Ecossais gagna en quelques pas la porte de la maison et manœuvra la poignée d'une cloche qui, aussitôt, se mit à sonner avec la violence d'un tocsin, ce qui provoqua un redoublement d'abolements de la part du chien invisible.

De longues minutes s'écoulèrent puis, comme rien ne se passait, Ballantine actionna à nouveau la cloche. Nouveaux abolements du chien ; nouvelles et vaines minutes d'attente. Le colosse s'approcha alors de la fenêtre et jeta un regard à travers les étroits carreaux sertis de plomb. Ce qu'il vit le fit sursauter.

— Trop tard ! murmura-t-il. J'arrive trop tard !

Il appuya sa lourde épaule aux montants de bois et poussa. Il y eu un craquement sourd et la croisée s'ouvrit. Bill l'enjamba et prit pied dans une vaste salle de séjour décorée avec un goût tout masculin pour les meubles rustiques. Dans une grande cheminée au manteau orné de bois de cerfs et d'une tête de sanglier, quelques bûches achevaient de se consumer. Pourtant, toute l'attention de Ballantine s'était concentrée sur cet homme à demi-couché, se tordant et gémissant de douleur, sur une large table encombrée des restes d'un déjeuner frugal. Cet homme tournait vers le nouveau venu un visage grimaçant, couvert de sueur, et Ballantine reconnut aussitôt Jack Star.

Comme l'Ecossais s'approchait dans l'intention de lui prêter une aide, Star secoua la tête et des paroles s'échappèrent d'entre ses lèvres exsangues :

— Inutile... Bill... L'Ombre Jaune m'a... retrouvé... Je sentais la... menace depuis... plusieurs jours... Poison... Vengez-moi...

Ballantine comprit qu'il fallait faire vite, agir avant que le malheureux n'emportât son secret dans l'au-delà.

— Le repaire de Ming, en Birmanie, interrogea-t-il, où se trouve-t-il exactement ?

Le mourant eut une grimace. Ses lèvres bougèrent, mais aucun son n'en sortit. Finalement, il trouva cependant la force de parler encore :

— Monts Naga... Vieux temples des dieux-serpents, ouest rivière Chindwin... Région des hommes-singes... Démons Rouges... Pays de Mi... Sing... Ling... À Mandalay... voir docteur Par...

Jack Star ne put en dire davantage. Son visage avait soudain pris l'immobilité du marbre. Ses paupières s'étaient fermées, à la façon de rideaux sur une fin de spectacle. Puis la grande paix du trépas descendit sur lui.

Bill Ballantine serra ses énormes poings.

— J'irai là-bas, jeta-t-il entre ses dents serrées, et découvrirai ce mystérieux monsieur Mi-Sing-Ling, pour faire payer à l'Ombre Jaune tous ses crimes, pour vous venger, mes amis. Pour vous venger, Jack... Et vous, commandant...

À la pensée de Morane, de son ami mort, le colosse sentit une grande détresse l'envahir.

— Je vous vengerai, Bob, je vous vengerai, murmura-t-il encore.

Ses larges mâchoires se crispèrent, et deux larmes coulèrent sur ses joues couleur d'argile cuite.

FIN

Si vous voulez savoir comment Bill Ballantine réussira à venger la mort de son ami Bob Morane, ne manquez pas d'acheter le n°162 de Marabout Junior, qui s'intitulera :

LE CHÂTIMENT DE L'OMBRE JAUNE.